

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

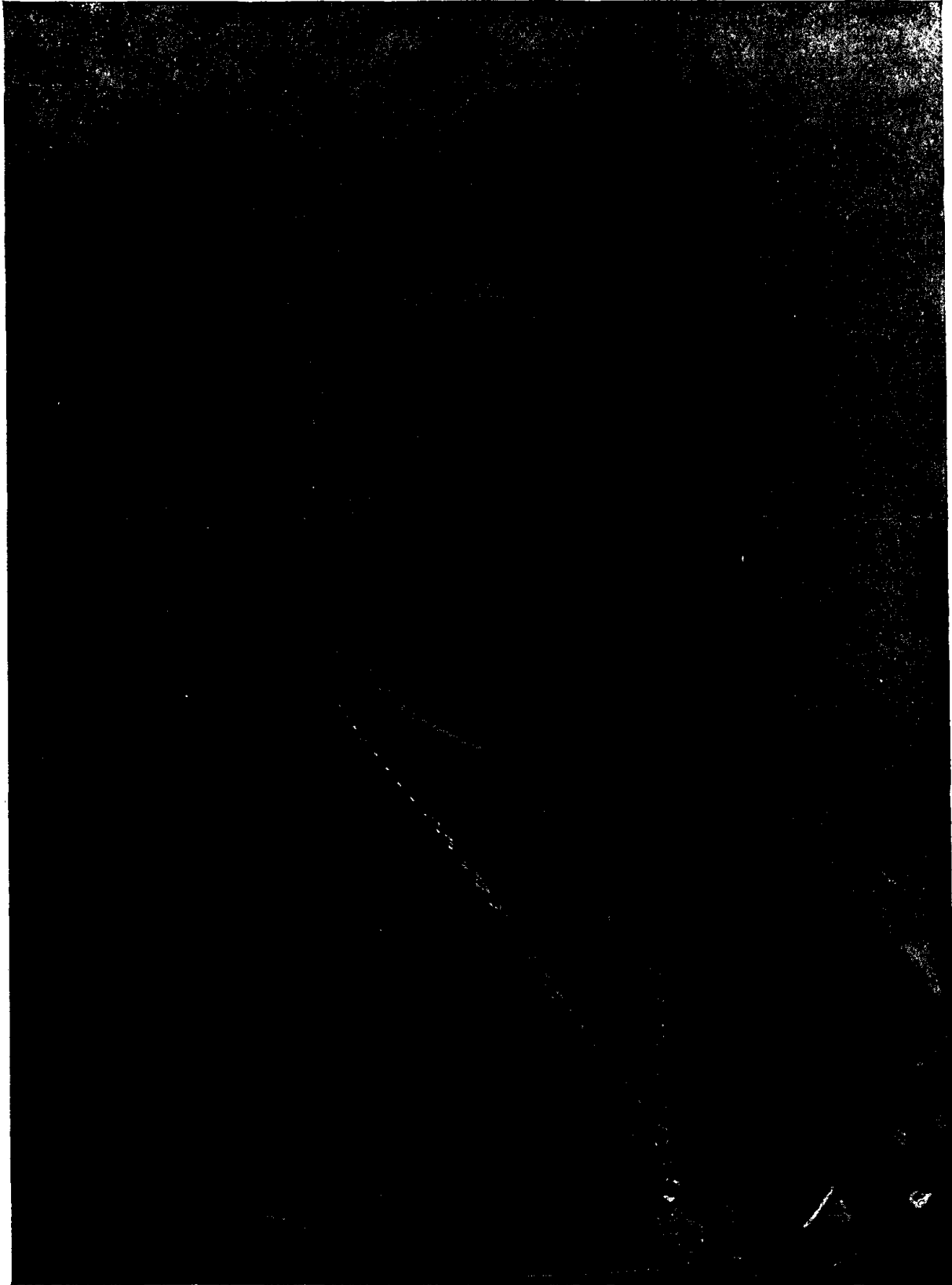
15^{ME} ANNÉE, No 742.—SAMEDI, 23 JUILLET 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR LOUIS-FRANCOIS RICHER-LAFLECHE, Evêque des Trois-Rivières, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—S.G. Mgr Lafèche, par F. Picard.—Tadoussac, par U. Z... —Poésie : Le crépuscule, par A. Gingras.—Les merveilles de la nature, par P. Colonnier.—Rose, par Haude.—Pensées à la volée.—Poésie : Polymnie, par H. Desjardins.—Nouvelle : Tipite Vallerand, par Louis Fréchette.—Les médecins.—Poésie : Disparu, par A. Pelletier.—L'hon. M. A. Paquet.—Garde Champlain.—Bibliographie.—Nouveau deuil, par F. Picard.—Poésie : L'Amitié, par B.-H. Séguin.—Excursion des typographes.—Le Montagnard.—Jeux et amusements.—Rebus.—Devinette.—Feuilleton.—Nouvelles à la main.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Parc Sohmer.—Le jeu de dames.—Une grande différence.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Louis-François Richer-Lafèche, évêque des Trois-Rivières, décédé.—A travers le Canada : Vue générale de Tadoussac ; La baie de Tadoussac avec l'entrée du Saguenay ; L'hôtel de la compagnie du Richelieu ; La baie de Tadoussac ; Ancienne chapelle de Tadoussac ; Intérieur de l'ancienne église.—La guerre hispano-américaine : Un combat autour de Santiago.—Portraits : l'hon. sénateur A. Paquette ; M. le Dr P.-E. Lachapelle ; B.-H. Séguin.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

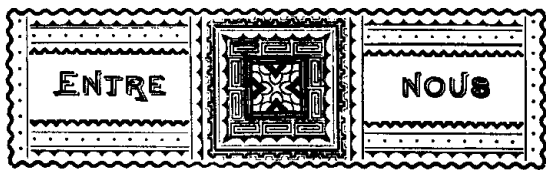
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les mois de juillet et janvier,—juillet surtout—sont deux époques de l'année que ne voient pas sans frayeur arriver les jeunes qui désirent consacrer leur vie à la défense et à l'attaque des veuves, des orphelins, des voleurs, des malandrins, des tire-laine, des assassins, etc., etc.

Pour être reçu avocat il faut prouver que l'on possède les connaissances légales requises pour exercer cette profession.

Pour être admis à l'étude du droit, tout homme doué d'une intelligence ordinaire est sous l'impression qu'il suffit d'avoir les connaissances nécessaires à cette étude, c'est-à-dire savoir lire, écrire, connaître l'histoire et sa langue (l'anglais et le français, dans la province de Québec) et avoir un cerveau assez bien équilibré.

Eh bien ! ce n'est pas cela du tout, puisqu'on exige du candidat à l'étude, du latin, de l'algèbre, de la géométrie etc., qui, jamais, ne lui seront de la moindre utilité pour piocher le code et les statuts.

L'avocat qui connaît et comprend bien son droit n'est jamais à court pour conduire sa cause, n'embarasse pas sa plaidoirie de digressions à propos des grecs ou des latins, ne se fait pas rappeler à l'ordre comme l'avocat de Racine :

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa politique.

Regardons autour de nous. Parmi le grand nombre d'avocats qui composent notre barreau, on peut en dire autant des médecins et des notaires, combien savent le latin d'une manière convenable et, dans cette minorité, combien sont des sujets de premier ordre ?

Et, dans le tout, combien connaissent leur langue maternelle, de manière à l'écrire et à la parler à peu près passablement ?

. Un des quarante immortels de l'Académie française, M. Jules Lemaitre, que nous verrons probablement l'année prochaine à Montréal, a publié au sujet de l'étude du grec et du latin, un article qui a créé un grand émoi, défendu avec ardeur par les uns, attaqué violemment par les autres.

La thèse de M. Jules Lemaitre a été ainsi résumée :

Les études greco-latines ne servent à rien (telles que nous les faisons). Le temps qu'on leur consacre est doublement perdu, car la plupart de nos écoliers n'arrivent pas à apprendre les langues anciennes, et ceux qui par hasard y réussissent n'en tirent d'ailleurs aucun avantage. Le fameux trésor d'idées générales et de sentiments généreux, dont les littératures antiques passent pour avoir le monopole, se réduit en réalité à peu de chose, et ce peu de chose se retrouve, digéré et adapté à notre usage, dans nos grands écrivains nationaux. Il est donc inutile d'aller chercher si loin, à travers les ténèbres d'une interprétation pénible, ce que nous avons sous la main, tout près de nous, sous une forme plus accessible et souvent plus parfaite.

M. Jules Lemaitre ne prétend pas défendre l'étude des langues anciennes, mais il est d'avis qu'il n'est pas nécessaire que toute notre jeunesse soit soumise au régime du grec et du latin et, comme il le disait lui-même :

Il est très bon qu'il y ait des érudits, des philosophes et même de simples humanistes, mais, soyez tranquilles, nous en aurons toujours assez et ceux qui nous resteront n'en vaudront que mieux, puisqu'ils n'obéiront qu'à un goût décidé et à une vocation impérieuse.

Cette question de réforme de l'enseignement a été souvent agitée en France et a déjà fait de grands progrès, mais il en reste encore tant à faire.

Ici, on s'en est occupé aussi, et un homme de grand mérite, le père Lefebvre, mort il y a quelques années, y a voué toute sa vie, et ceux qui ont lu l'ouvrage de M. Pascal Poirier le savent bien.

Nous feuilleterons ensemble ce livre un de ces samedis.

Les règlements du barreau exigeant des candidats à l'étude, une connaissance vague du latin, beaucoup de jeunes gens possédant une instruction assez solide, mais n'ayant jamais lu Lhomond, se voient dans l'impossibilité d'étudier le droit, à moins qu'ils n'aient recours à des professeurs spéciaux qui se chargent de les préparer, ou plutôt comme on dit généralement, de les fabriquer, en un ou deux ans, selon le cas.

Ces professeurs, très forts pour la plupart, ne suivent aucunement le programme des collèges et n'en arrivent pas moins à obtenir des résultats satisfaisants. Ils pourraient faire plus, s'ils avaient, ou plutôt si leurs élèves avaient plus de temps, mais comme le seul but de ces derniers est simplement de passer l'examen, ils avalent la quantité de latin requise, quitte à s'en débarrasser au plus vite, tout comme les bacheliers.

. Il est de par le vaste empire britannique,—sur lequel le soleil ne se couche jamais—une possession anglaise où jamais de mémoire de générations successives on ne porte de toast au souverain de l'altière

Albion ; un pays anglais, où de nos jours encore on ne boit jamais, dans les banquets officiels, à la santé de la reine d'Angleterre.

Ce pays, cette terre britannique, s'élève cependant au dessus des flots, à quelques lieues du Royaume-Uni, c'est l'archipel des Iles de Jersey, Guernesey, Aurigny, etc. etc.

A Jersey, et dans toutes les autres îles de cet archipel, on ne boit pas à la santé de la Reine, on porte la santé de la duchesse de Normandie, et ce toast est acclamé, sans protestation, par tous les assistants, y compris les officiers de la couronne eux-mêmes.

Et, ce faisant, les Jersiais sont fidèles à l'histoire de leur pays.

M. de Cléry, qui vient de publier un ouvrage des plus intéressants sur *les Iles Normandes, pays du Hom, Rule*, fait valoir ainsi les revendications des Jersiais qui n'ont du reste jamais été contestées par les Anglais :

Lorsque Philippe-Auguste, écrit-il, réunit la Normandie à la Couronne de France, ces îles restèrent au pouvoir du roi d'Angleterre et elles en profitèrent pour s'assurer une plus grande indépendance sous la suzeraineté éloignée des souverains descendant de leurs anciens ducs. Leurs coutumes furent constatées par différentes enquêtes et la couronne d'Angleterre s'est toujours engagée à les respecter. Aujourd'hui encore, c'est comme duchesse de Normandie que la reine d'Angleterre est souveraine de Jersey et du bailliage de Guernesey.

Je comprends maintenant pourquoi tant de Jersiais que j'ai rencontrés, m'ont dit autrefois à Saint-Malo, qu'ils étaient sujets de la duchesse de Normandie ; mais alors, je ne comprenais pas et—selon l'usage, quand on ne comprend pas—je me contentais de croire qu'ils étaient un peu toqués.

Je comprends encore mieux aujourd'hui, lisant ce que dit Laurent Carey, de Guernesey :

Guillaume le Conquérant, ayant subjugué l'Angleterre, il ajouta ce royaume à ses autres Etats et devint tout à la fois, duc de Normandie, roi d'Angleterre, comte du Maine, etc. etc... Les rois d'Angleterre ne sont devenus nos souverains que parce que Guillaume le Conquérant subjuguait le royaume et qu'il en réunit le gouvernement à celui de la province de Normandie sous le même chef. Mais cette île n'est pas devenue par là une dépendance du royaume d'Angleterre ; elle n'est point une de ses conquêtes et ne lui a jamais été formellement ni tacitement unie. Elle est toujours restée un reste des Etats que le Conquérant possédait en Normandie lorsqu'il conquiert l'Angleterre, et, par conséquent, elle ne peut être censée faire partie de ce royaume, parce que la Normandie n'est jamais devenue une province anglaise ; au contraire, s'il y a une distinction à faire entre ces deux Etats, on peut dire, en toute vérité, que l'Angleterre est le pays conquis ; les Normands (nos anciens compatriotes) avaient plus le droit d'y commander que les Anglais de commander en Normandie.

Ce n'est point, —c'est toujours un Guernesiais qui parle—ce n'est point le long espace de temps ou la petite étendue de cette île qui peuvent changer la nature des choses ; le principe reste toujours le même, et cette île n'a pas changé sa dépendance. C'est toujours un reste du duché de Normandie détaché et distinct du royaume d'Angleterre, mais gouverné par un même souverain sous différents titres. La Majesté n'ayant, à proprement parler, que le titre de duc en cette île, quoiqu'en Angleterre il porte celui de roi, et qu'il soit, en effet, un des plus grands monarques du monde.

Cependant, il ne faudrait pas s'y tromper : si Jersiais et Guernesiais sont unanimes pour se réclamer de leurs origines normandes ; s'ils tiennent au plus haut point à conserver comme langue officielle la langue française, qui est presque exclusivement celle des campagnes ; si aux séances des Etats, qui sont leur pouvoir législatif, et aux audiences des cours royales, il est interdit de parler une autre langue que le français, ils n'en professent pas moins, en toute occasion, la plus loyale soumission au gouvernement britannique, et entendent bien ne rien changer à leur condition.

On en eut la preuve il y a deux ans, quand le bruit courut dans le monde politique que l'Angleterre pourrait bien céder les Iles Normandes à la France, en retour de certaines concessions en Afrique—

Le *Bailliage*, le plus français des journaux de Guernesey, protesta vivement :

Sans doute, disait-il, les îles de la Manche ne contribuent pas au budget britannique, ne sont d'aucune valeur commerciale pour l'Angleterre. Elles ne sont d'aucune utilité au Royaume-Uni, excepté comme une menace dans le cas d'un conflit avec la France, à qui elles appartiennent géographiquement et ethnographiquement... mais nous nous refusons à croire que le gouvernement se serve de nous comme appât pour gagner l'Égypte et nous sacrifie à ses appétits voraces. D'ailleurs, quel droit aurait-il pour le faire ? Notre terrain est bien à nous, et si nous avons accepté la suzeraineté anglaise, l'île n'ayant jamais été conquise, nous en restons bel et bien propriétaires.

Ce langage très fier, mais aussi très logique, est celui de tous les habitants des îles Normandes et fait comprendre comment en cet heureux pays qui n'a ni droits de douane ni impôts indirects, on porte la santé de la duchesse de Normandie et non celle de la reine d'Angleterre.

. La terrible catastrophe de la Bourgogne occupe encore les esprits, bien plus que ne le fait la guerre hispano-américaine.

A ce propos certains journaux francophobes se sont évertués, à peine la nouvelle était-elle connue, à vomir toutes les injures possibles contre l'équipage du malheureux navire.

C'était aller un peu vite et très loin, avant de connaître parfaitement les faits, mais l'habitude de dégoiser contre tout ce qui est français est tellement devenue une seconde nature chez certaines gens, qu'ils ne peuvent s'empêcher de le faire.

Qu'il y ait des cas de violence et même de brutalité, c'est très possible, c'est même probable, mais ce ne sont que ces exceptions que l'on constate dans tous les accidents de ce genre.

Quand six cents personnes sont massées sur le pont d'un navire qui sombre en huit ou dix minutes, on comprend facilement l'affolement qui s'empare des malheureux qui voient la mort devant eux et qui cherchent à lui échapper par tous les moyens possibles et l'on ne peut s'attendre à ce que le sauvetage s'opère méthodiquement et avec toutes les formes de politesse ordinaires.

Tous les hommes sont bâtis de la même manière et dans ces cas suprêmes, la loi de la conservation, l'égoïsme naturel à la nature humaine prennent souvent le dessus et c'est un sauve-qui-peut général qui a lieu.

Et pourtant, ces gens qui insultent ainsi tranquillement, de leur bureau, là où il n'y a aucun danger, devraient reconnaître que presque tous les officiers sont morts bravement à leur poste, ainsi que les trois quarts des matelots.

. Eugène X..., est le Québécois le plus fumiste qui existe dans la vieille capitale, aux murs inutiles.

L'autre soir, il annonce à sa mère qu'il vient de faire une excellente affaire en assurant sa vie pour une vingtaine de mille dollars, au profit de ses sœurs.

—Vingt mille ! mais comment feras-tu pour payer les primes, toi qui ne gagne presque rien ?

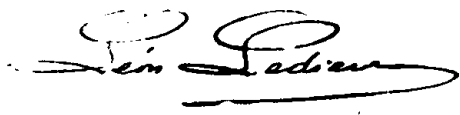
—Oh ! cela ne m'inquiète guère. On ne me demande qu'un dollar par an. C'est une nouvelle compagnie qui veut se faire de la réclame.

—Dans ces conditions là, je comprends.

—Oui, mais il n'y a que la clause XVIII qui m'en nuie.

—Que dit cette clause ?

—Elle dit que l'assuré doit aller toucher lui-même l'assurance le lendemain de son décès.



La presse, la mauvaise presse tue les âmes par la corruption qu'elle sème dans tous les rangs de la société, par le scepticisme qu'elle engendre dans les esprits, par l'envie et la haine qu'elle met dans le cœur des ouvriers.

S.G. Mgr LAFLECHE

Quel nécrologe, que de coups, que de brisements de cœur !

Une nouvelle perte encore, celle-ci affectant le Canada, et plus particulièrement notre belle province de Québec.

Mgr Lafleche a rendu sa belle âme d'apôtre à Dieu : il a quitté la terre le 14 de ce mois, à une heure trente-cinq minutes après-midi.

Son éloge est sur toutes les lèvres ; il a été loué, admiré, par les génies du siècle, par l'éminent confesseur de Notre-Dame de Paris, le Père Monsabré ; par S.E. le cardinal Pie, l'illustre évêque de Poitiers, successeur de la lumière de l'Eglise au IV^e siècle, saint Hilaire ; par l'entourage du Souverain Pontife : les grands Papes Pie IX et Léon XIII l'avaient en singulière estime.

Mais surtout, vous vous êtes montré évêque, vous avez agi en prince de l'Eglise, vous étiez bien réellement le successeur des apôtres, ô vénérable pasteur, par votre amour pour ceux que le Christ, votre Modèle, aimait par-dessus tous les autres : les pauvres, les enfants.

La Charité !... Soleil resplendissant, dont les fulgurantes lueurs font briller d'un éclat éblouissant les autres vertus !

Je m'incline devant l'autorité, je vénère la science : mais je me sens esclave, rien, devant l'homme charitable dont je baiserais les pas.

Mgr Lafleche avait été missionnaire dans les immenses Territoires du Nord-Ouest. Un jour—c'était vers 1850—ses malheureuses ouailles apprennent avec effroi l'approche d'un grand parti de guerre des féroces Sioux.

Leur missionnaire est l'homme de la paix, le ministre de Dieu : mais il doit veiller au salut des corps de ceux dont les âmes lui sont confiées.

Il arme les hommes de la mission ; il les exhorte, les encourage, les bénit, les envoie au feu : contre toute apparence, les métis avancent, les Sioux se sentent faiblir ; nouveau Moïse, le missionnaire implore la protection du Ciel sur ses fidèles... les Sioux sont en déroute, leurs morts jonchent le sol, tandis que les pertes des nôtres sont nulles.

Cœur de soldat, âme d'apôtre : c'est ainsi que je me représente le missionnaire. (1)

Mgr Louis-François Richer-Lafleche naquit, lui aussi, d'une fort estimable famille de laboureurs de notre province, comme presque toutes nos plus grandes illustrations canadiennes : tant il est vrai que le travail de la terre rapproche du ciel.

Il vit le jour à Sainte-Anne-de-la-Pérade, le 4 septembre 1818 ; était ordonné prêtre à Québec le 7 janvier 1844 par Mgr Turgeon, partait pour les missions de la rivière Rouge au Nord-Ouest le 14 avril de la même année. Ses débuts ne furent donc que charité.

Ce n'est qu'en 1856 qu'il revenait pour se voir nommer supérieur du séminaire de Nicolet et vicaire général du diocèse des Trois-Rivières. En 1861, Mgr Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, lui confiait l'administration des finances de l'évêché, en 1862 lui donnait le titre de curé.

Le 23 novembre 1866, le saint Pontife Pie IX le nommait évêque d'Anthédon *i.p.i.*, coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières avec future succession.

Il était sacré le 25 février 1867 par Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, Administrateur de l'archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Toronto et de Saint-Hyacinthe.

Enfin, étant en 1870 au Concile Œcuménique du Vatican, il devint évêque des Trois-Rivières par le décès de Mgr Cooke, le 30 avril. Il prit possession du siège par procuration le 3 juin suivant : M. le Grand Vicaire Ch.-Olivier Caron agissant en son nom.

Mgr Lafleche, outre ses vertus, ses grandes qualités,

(1) Ce magnifique trait de bravoure et de charité tout à la fois, m'a été conté hier par mon noble Bien-faiteur, notre dom Bosco de Montréal.—F. P.

possédait le talent oratoire : peu d'entre nous n'ont pas eu le bonheur d'entendre sa parole chaude, vibrante, imagée.

Ce fut lui qui parla à Notre-Dame, lors du départ du premier détachement des Zouaves Pontificaux canadiens, et l'on se souvient de l'enthousiasme qui fit frissonner le peuple immense entassé dans la vaste église.

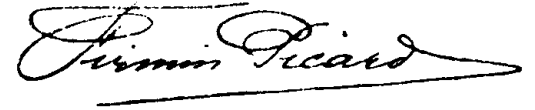
La profondeur de ses vues en faisait un homme supérieur, sa fermeté dans les principes le rendait redoutable aux ennemis de la Religion.

Il a dit, en paraissant devant son Dieu, le Christ qui choisit ses Apôtres :

Bonum certamen certavi.

Il me semble entendre les Chœurs célestes chantant dans le ravissement éternel :

Ecce, serve bone... intra in gaudium Domini tui !



TADOUSSAC

(Voir gravures)

Un jeune artiste canadien, M. S. Bell, de Fraserville, nous envoie une série de vues photographiques qui, nous en sommes sûr, ne manqueront pas d'intéresser au plus haut point ceux qui sont déjà familiers avec Tadoussac, la reine du "Royaume du Saguenay," comme l'appelaient nos aimables ancêtres, Charlevoix et ses contemporains.

M. Bell a judicieusement choisi, pour le champ de ses travaux, des lieux consacrés par les souvenirs les plus chers à l'historien et au poète, comme à l'artiste et à l'homme de lettres. Il fait pour cet endroit si gracieux de notre cher Canada, ce que fait de son côté M. Popling pour Ottawa et ses environs.

C'est donc avec plaisir que nous nous faisons un devoir de signaler, à un public intelligent et instruit, les travaux si patriotiques et si persévérants d'un artiste dont la grande modestie est la meilleure garantie.

A ceux qui ne connaissent pas encore cet endroit si célèbre et si beau, et qui n'ont point encore décidé quel point du pays les verra durant les vacances, ces photographies serviront certainement. Surtout si l'on a déjà entendu vanter l'air pur qu'on y respire à pleins poumons, la nature grandiose qui repose l'esprit, on ne saurait longtemps être indécis, et bientôt, on se dirige soi-même, vers ces rivages aimés de Dieu, toujours imprégnés de charme et de mystère de suavité et de repos.

On trouvera à Tadoussac un petit hameau composé d'une population paisible et heureuse qui, se contentant du strict nécessaire, n'envie guère les adorateurs du veau d'or. Ici point de police, point de prison.

La houlette d'un bon curé, doux et pacifique, suffit pour garantir l'ordre et le bien-être dans nos communautés aux mœurs patriarcales qui sauraient encore inspirer la muse de Longfellow.

L'on annonce pour la mi-juillet une kermesse que les nombreux touristes Américains se font toujours un devoir de favoriser de leur mieux. Là, nos généreux voisins sont à même de payer rubis sur l'ongle les gracieux objets que des mains savantes ont su confectionner. C'est là aussi que nos belles canadiennes avec leurs jolis yeux doux, savent, par leurs talents artistiques natifs, toujours surprendre les étrangers qui ne s'attendaient pas à des succès aussi complets. Des représentations charmantes, des concerts harmonieux, complètent la série d'amusements que l'on trouvera à la Kermesse de Tadoussac.

U. Z...

On veut des romans ! Que ne regarde-t-on de près l'histoire.—GUVIZOT.

Pardonne tout de suite ; crois-tu qu'on a voulu te faire du mal ? si cela est, n'as-tu pas plus de mérite ?

LE CRÉPUSCULE

Le voile de la nuit déjà couvre la terre
Et rien ne restera du jour qui va mourir ;
N'existerait-il pas sous un ciel moins austère
Un rivage lointain où l'on saurait chérir ?...

Non, le bonheur s'enfuit de l'heure qui s'écoule,
Et rien ne reste plus de tous nos purs serments ;
Ils vivent comme vit le flot mourant qui coule,
Le zéphire qui passe ou la fleur au printemps.

Ils naquirent, hélas ! au lever de l'aurore,
Et s'en vont seuls mourir dès le soir d'un beau jour ;
Georgine, seil ici, vois, je demeure encore
A jamais délaissé par mon plus tendre amour.

Où sont allés ces soirs de trompeuses tendresses,
Ces baisers, ces désirs, ces rêves de bonheur ?...
Tu ne recevras donc jamais plus mes caresses,
Toi qui, sans me le dire, avais pris tout mon cœur ?...

Mais à quoi peut servir ce chagrin inutile,
Ces larmes que je verse et ces cruels regrets ;
Si le vent peut mugir sur une mer tranquille,
Je ne puis épancher mes plus tendres secrets.

Toi, brillant crépuscule, insensible à mon âme,
Toi qui t'enfuis sitôt devant l'immense nuit ;
Oh ! si tu veux partir, jette ce jour infâme
Dans le gouffre béant de l'éternel oublié.

Confonds, emporte tout dans de sombres abîmes,
Et dans l'éternité qui ne finit jamais ;
Donne au flot éternel mes vœux les plus sublimes,
Mes serments les plus purs et mes plus doux souhaits.

Et que mon cœur meurtri, plein encor d'assurance,
Aille s'ensevelir dans de mornes tombeaux.
Que rien ne reste plus de ma chère espérance,
Rien que l'amer regret de mes jours les plus beaux.

Alphonse Leroy

de L'École Littéraire.

LES MERVEILLES DE LA NATURE

(Suite)

LA GROTTES DU MAMMOUTH

Quelquefois les rivières qui coulent dans l'intérieur de ces catacombes, se gonflent subitement, à la suite de pluies abondantes, et forcent à rebrousser chemin. Mais nous ne sommes pas au bout de cette excursion au pays des merveilles ; une longue galerie voûtée forme ce qu'on appelle le "Cabinet de Cleveland". On y voit le long des murs, de belles cristallisations gypseuses ; des rhodites, ou pierres imitant la rose, gisent sur le sol, arrachées par la main fiévreuse des voyageurs qui veulent rapporter un souvenir de la grotte, et brisent les cristaux avec leur bâton. Plus on avance, plus le spectacle devient féerique : ce sont des fleurs délicates, plus blanches que la neige nouvellement tombée, suspendues à la voûte par de frêles tiges, et, sur la muraille, des clochetons, des portes mauresques, des arbres touffus, se détachant d'une manière pittoresque sur un fond de sombres rochers.

Décrire tous ces phénomènes d'une nature capricieuse est chose impossible. Entrez au printemps dans un jardin, cueillez-y les plus belles fleurs, formez-en un bouquet, figurez-les-vous dix fois plus belles qu'elles ne sont, puis, cela fait, supposez qu'on les métamorphose en un marbre du blanc le plus pur, et vous aurez à peine une idée des merveilles du "Cabinet de Cleveland".

Toutes ces arabesques que l'hiver dessine sur nos vitres, elles sont là, devant nous, elles ont pris un corps, on peut les toucher, il y a des oiseaux, des poissons, des arbres, des buissons, des fleurs, tout un monde pétrifié.

L'air, ici, devient plus humide, l'eau suinte des murailles. On entend un petit ruisseau qui murmure, le pied enfonce dans l'eau, mais il n'y a aucun danger. On est au "Lac de Pureté". On s'y arrête pour reprendre haleine, prendre un léger repas, et renou-

veler l'huile des lampes ; puis, on se remet en route. Une échelle vous descend dans une étroite cavité, et, quand on est à terre, le guide vous dit de lever les yeux : au-dessus de vos têtes, pendent de magnifiques grappes de raisins protégées par de larges feuilles. Vous lez touchez, mais, hélas ! ce ne sont que des pampres pétrifiés.

Près de ce vignoble souterrain, se trouve la "Salle aux boules de neige." Le guide allume un feu de bengale, et vous avez le spectacle d'une nuit d'hiver au clair de la lune : un linceul de neige couvre la terre, çà et là on voit des places nettes comme si le balai y avait passé ; des aiguilles de glace pendent aux parois et au plafond. Dans un coin s'élève un amas de boules de neige qui semblent attendre, pour être mises en mouvement, une joyeuse troupe d'écoliers. Tous les objets sentent l'hiver, et pourtant, l'air est chaud et lourd : cette neige et cette glace sont des gypses et des stalactites.

Après la "Salle aux boules de neige," on franchit les "Montagnes Rocheuses," qui, pour l'étendue et la hauteur, n'approchent guère de la chaîne de montagnes dont elles portent le nom ; ce passage est dan-

gereux à cause des crevasses et des inégalités du terrain. On appuie à droite et l'on entre dans une salle ronde, qui a vingt pieds de circonférence et vingt de haut ; elle est formée d'une pierre jaunâtre, entourée de stalactites qui ressemblent à de riches draperies ; une source jaillit au fond, et l'on ne se douterait pas de l'endroit où l'on se trouve sans le vol des chauves-souris et le bourdonnement des grillons.

On est arrivé à l'extrémité du souterrain ; en revenant, on visite d'autres parties non moins curieuses. Tout à coup, le guide prie les visiteurs de marcher en avant et d'éteindre leurs lampes, afin de se convaincre de l'obscurité qui règne en ce lieu. C'est alors seulement que l'on peut se faire une idée de la cécité : on a des yeux, on les ouvre, et on ne voit rien. Au bout d'un quart d'heure, le guide reparait et rit de l'inquiétude qui se lit sur votre visage. "A présent, vous dit-il, vous savez ce que c'est que l'obscurité, mais regardez en l'air !" ajoute-t-il en cachant la lumière de sa lampe avec son chapeau. On lève la tête, et l'on croit voir au-dessus de soi briller les étoiles, chacun se frotte les yeux : ce sont bien les astres du firmament, avec leur clarté scintillante, comme ils brillent par



LES GROTTES DE MAMMOUTH : 1. Le dôme de Shelby et le puits sans fond.—2. L'entrée des grottes.—3. Le dôme Mammouth.—4. Le vaste chemin de traverse.—5. La salle Napoléon.—6. La chapelle gothique

une nuit d'hiver. On cherche à reconnaître les constellations. Un joyeux propos du guide vous ramène à la réalité et vous montre que ce n'est qu'un effet d'optique produit par les rayons à demi-voilés de sa lampe. On a surnommé cette partie de la grotte la chambre aux Etoiles.

La route décrit ensuite mille sinuosités jusqu'au "Dôme du Géant" dont l'immensité frappe de stupeur. On grimpe sur des blocs de pierre pour atteindre une ouverture en forme de fenêtre, d'où la vue aperçoit, à l'aide des flammes de Bengale, un dôme d'un aspect majestueux, de 100 pieds de hauteur, soutenu par des piliers ornés de statues; les murailles se perdent dans l'obscurité, au-dessus de la tête des visiteurs: ça et là, des pierres se projettent hors de la paroi lisse et brillante, tandis que l'eau coule en minces filets le long des parois et va se perdre au fond du gouffre, avec le bruit d'une puissante cataracte.

Il existe aussi dans la grotte du Mammoth un grand nombre de sombres abîmes dont plusieurs ont, jusqu'ici, paru sans fond. Les guides y jettent des corps enflammés qu'on y voit s'y précipiter en tourbillonnant fort longtemps, et qui s'éteignent dans leur route obscure avant d'en avoir touché la limite...

Enfin, on repasse le Styx, où l'on se croise avec d'autres excursionnistes. Les chants, les hurras redoublent le bruit des mille échos; les flammes de Bengale, les coups de pistolet animent pour quelques instants encore cette sombre demeure, puis, le silence revient. Bientôt, on est rendu à la clarté céleste, mais on garde un profond souvenir des merveilles des vastes solitudes souterraines qu'on vient de quitter.

On revient enchanté de cette excursion, et ne regrettant nullement le prix qu'elle a coûté, ni les cinq ou six jours qu'on y a passés. Il ne faut pas moins, en effet, pour visiter ces immenses cavernes et les milles curiosités qu'on y a découvertes, et qu'on y découvre encore tous les jours.

On y a compté 226 avenues, 57 dômes, 11 lacs, 7 rivières, 8 cataractes, et 32 abîmes d'une immense profondeur.

Il serait difficile d'évaluer le nombre de visiteurs que cette grotte a pu recevoir depuis qu'elle est connue. Les Américains s'y rendent en foule; on ne trouve pas toujours de place dans le grand hôtel destiné à héberger les touristes, malgré sa table de 300 couverts; une armée de guides s'y tient en permanence pour les besoins des voyageurs.

Les uns pensent que la grotte du Mammoth s'est formée à la suite de quelque révolution naturelle; d'autres imaginent que c'est l'eau qui, par une force lente mais continue, a creusé dans le cours des siècles ces galeries et ces labyrinthes, d'autant plus que l'on voit, dans certains endroits, des enfoncements et des trous dont la pierre est extrêmement poreuse, ce qui donne à croire que l'eau s'est retirée de là tout récemment, pour se frayer un autre chemin.

Duckett, W. Cullen Bryan, traduction de Revoil

Qui se douterait que la terre renferme en ses entrailles obscures de si prodigieuses merveilles! Lecteurs qui venez de lire les descriptions qu'en ont faites les étrangers, écoutez maintenant un des nôtres, un canadien, M. Faucher de Saint-Maurice vous raconter une excursion—à laquelle il a pris part, à la grotte de Cacahuamilpa, moins considérable peut-être, mais non moins étonnante que les deux que vous venez de parcourir!

J. Chonier

C'est sur nos bords que la civilisation est d'abord apparue, avec la France. C'est par la route de notre fleuve que la liberté nous est venue de l'Angleterre. C'est par les Normands de Québec que les Saxons du Canada ont reçu ces leçons de liberté constitutionnelle, que les Saxons d'Angleterre avaient apprises des Normands qui venaient de France.—Sir J.-A. CHAPLEAU.

ROSE

UNE PAGE DU PASSÉ

Un beau soleil illumine cette charmante matinée d'avril. Tout sourit et chante, c'est le renouveau qui produit ses beautés. Les fleurs suaves et rares qui s'enivrent de cette fraîcheur matinale ont comme un doux sourire au soleil qui les dore de ses brillants rayons.

Partout la vie s'épanouit... c'est l'Avril!

* * *

Dans la jolie petite maison de Pierre Haldès, une mignonne et frêle enfant vient de naître. Elle repose dans son berceau d'osier d'un sommeil d'ange, que sa mère contemple avec ivresse. L'aube première de cette vie nouvelle s'annonce riante et chaude; en descendant du ciel, on dirait que l'enfant a apporté comme un coin d'Infini qui se loge dans la chambre ensoleillée: et la mère attendrie, avec un élan passionné où passe toute sa tendresse, cette mère heureuse élève vers Dieu un cri suppliant: "Mon Dieu! gardez la! Elle est à vous avant d'être à moi."

Elle continue à prier pour la belle âme blanche qui vient commencer la lutte de la vie, tandis qu'au dehors tout se réjouit sous la chaude haleine de la brise d'Avril.

* * *

Rose a dix ans. Elle est jolie à ravir avec sa bouche mignonne, ses lèvres roses, sa riche chevelure brune aux reflets d'or, et ses grands yeux noirs où demeure une lueur étrange, quelque chose comme une mélancolie noyée d'ombre et qui ne peut disparaître, même quand son cœur en fête fait monter à ses lèvres un doux refrain, une joyeuse chanson.

Elle a dix ans!... chaque saison nouvelle l'a charmée; dans sa joie enfantine, éprise de la belle nature, Rose n'a que de continuelles actions de grâces pour le Créateur divin. Aujourd'hui, c'est le jour de la première communion; et la gracieuse enfant, dans son extase, entrevoit un séjour lointain, au vague souvenir, où son front était caressé par des brises délicieuses, et où un bruissement d'ailes l'environnait! Elle croit se souvenir... et comme transportée par un délire angélique, Rose demande au bon Dieu qu'elle va recevoir, de la ramener au pays enchanté des harpes d'or: dans cette âme pure et chaste, dans cette âme d'enfant, tout un mystère s'agite... elle a comme la sensation de la nostalgie du retour dans son ancienne patrie!

Le moment solennel arrive... Pierre Haldès et sa femme sont là, émus et joyeux; dans leurs yeux brillent les saintes larmes du bonheur! Ils contemplent leur douce Rose si belle sous ses longs voiles; leurs cœurs tressaillent! hélas! celui de la pieuse mère s'étirent à des craintes incompréhensibles! N'a-t-elle pas cru voir des ailes immaculées soudain s'agiter aux épaules de l'Ange?

"Mon Dieu! murmure-t-elle; elle est à vous avant d'être à moi!"

Et cette prière plaintive monte au Seigneur, juste au moment où Rose reçoit le ciel dans son cœur, à la première ivresse de son alliance sublime...

Le soleil brillant de juin entre à flots dans la petite église, pendant que les feuilles satinées des grands arbres bruissent doucement.

* * *

Les années ont passé. Le gracieux bouton s'est épanoui et Rose est maintenant dans toute la splendeur de ses 18 ans. Elle est aimée; car elle est bonne, pure et douce. Tous l'admirent: elle semble ignorer que bien souvent avec la beauté qui charme se trouve l'épine qui blesse. Elle est rose et reine; elle ne chante que l'azur et les fleurs, mais son œil noir garde l'indéfinissable sceau de cette lueur étrange dont aucun bonheur, dont aucune allégresse ne peut diminuer la navrante douceur!

Elle a aussi de doux rêves, depuis qu'elle est la fiancée de Jean Darvel, dont elle sera la femme en

avril prochain! L'anneau d'or brille à son doigt depuis un mois... elle est heureuse, Rose, la charmante Rose!

Le soir des fiançailles, sa mère souriant à l'avenir que Dieu marque pour sa fille chérie, a redit cette prière qu'elle fait à chaque événement solennel de la vie de son enfant. Dans le silence de la nuit, elle crie à son maître suprême:

"Votre volonté Seigneur! elle vous appartient plus qu'à moi, plus qu'à lui!"

La neige de novembre, la première, tombe virginale sur la terre froide et noire!

* * *

C'est l'Avril et ses mystères... c'est le sourire printanier... c'est la pluie de perles des cascades neigeuses...

Le soir teinte le ciel d'ombres mauves, et dans le silence des champs et des prairies, le doux chant de l'oiseau s'éparpille en notes claires et harmonieuses.

Là-bas, au clocher du village, la cloche soudain vibre... elle se tait... vibre encore... arrête et recommence...

Oh! le glas! c'est le glas! La mort fait sa moisson... qu'elles doivent être belles, ses gerbes!

Les cloches continuent toujours: dans la maison de Pierre Haldès, on n'entend que des sanglots... la douce Rose repose, pâle et glacée, entre les cierges aux lueurs tremblantes, avec une profusion de fleurs blanches sur sa couche!

Elle est partie! partie pour le ciel en disant:

—Je m'en vais, mais nous ne nous séparons pas. Aimez-moi bien toujours! Et Jean, oh! Jean! je te laisse Dieu... et les roses!

Ses lèvres blanches sont rigides, mais ses yeux entr'ouverts ont gardé leur énigme invraisemblable où s'ajoute un reflet de joie céleste.

Pauvre Rose! morte à dix-neuf ans, d'un mal étrange qui l'a emportée en trois mois, et pour la guérir duquel on lui disait: "Prenez du soleil."

Hélas! Avril, qui devait la parer de fleurs d'orange, a creusé sa tombe! Dieu l'a prise pour l'emmener au pays des brises caressantes, des ailes frémissantes: car elle était à Lui avant d'être à sa mère, à son fiancé! Elle dort!...

HAUDE.

PENSÉES A LA VOLÉE

Lorsqu'une femme vous dit qu'elle est bien sûre, il est fort probable qu'elle se trompe.

Il y a des mariages qui sont comme une anse de cruche—tout d'un côté.

Les femmes sont semblables aux chats—elles sont gracieuses, domestiques et peuvent égratigner.

La tâche la plus difficile à la femme, c'est de se persuader qu'elle dépasse trente ans.

La femme qui a de la famille et celle qui n'en a pas trouvent toujours que l'autre est à plaindre.

La houppette à poudrer cache plus de traces de larmes chez la femme que toutes les sympathies quelconques.

Lorsqu'une fille atteint l'âge de vingt-cinq ans, elle perd le goût de fêter son anniversaire.

Six femmes peuvent parler simultanément et se comprendre, mais deux hommes n'en sont pas capables.

Certaines femmes ne peuvent voir rien d'attrayant en ce monde que lorsqu'elles se regardent dans le miroir.

Qu'on en dise ce que l'on voudra, ce monde est cruel aux femmes: elles sont obligées de se marier ou de rester vieilles filles.

Une femme peut attacher cinquante épingles à son corsage pendant qu'un homme s'en enfonce une sous l'ongle du pouce.

Les femmes peuvent toujours affiler un crayon de mine,—si vous leur donnez assez de temps et assez de crayons.

POLYMNIE

A Louis Fréchette.

*Aigle de la pensée aux larges envergures,
Ouvre tes ailes d'or, monte au ciel radieux !
Ode ardente, en ton vol, transforme les figures
Aux fulgurants éclats de tes vers glorieux !*

*Polymnie en ses mains a les foudres des Cieux
Et les riants soleils. Demande ses augures,
Poète, et fais des chants agréables aux Dieux !
C'est de l'Azur au sol que tu te transfigures.*

*Pénétré de ta haine ou d'un noble dédain,
Pour bien chercher l'endroit où ton âme est meurtrie,
Allume dans ton cœur la lampe d'Aladin.*

*Que l'Amour des héros, Pères de ta patrie,
Exalte ton ardeur ! que tes sublimes vers
Soient des clairons de gloire aimés de l'univers !*

Henry Degardus.

de L'Ecole Littéraire.

TIPITE VALLERAND

Le narrateur de la présente signait Joseph Lemieux : il était connu sous le nom de José Caron ; et tout le monde l'appelait Jos Violon.

Pourquoi ces trois appellations ? Pourquoi Violon ? Vous m'en demandez trop.

C'était un grand individu dégingandé, qui se balançait sur les hanches en marchant, hâbleur, gouaillieur, ricaner, mais assez bonne nature au fond pour se faire pardonner ses faiblesses.

Et au nombre de celles-ci — bien que le mot *faiblesse* ne soit peut-être pas parfaitement en situation — il fallait compter au premier rang une disposition, assez forte au contraire, à lever le coude un peu plus souvent qu'à son tour.

Il avait passé sa jeunesse dans les chantiers de l'Ot-tawa, de la Gatineau et du Saint-Maurice ; et si vous vouliez avoir une belle chanson de *cage* ou une bonne histoire de cambuse, vous pouviez lui verser deux doigts de jamaïque, sans crainte d'avoir à discuter sur la qualité de la marchandise qu'il vous donnait en échange.

Il me revient à la mémoire une de ses histoires, que je veux essayer de vous redire en conservant, autant que possible, la couleur caractéristique et pittoresque que Jos Violon savait donner à ses narrations.

Le conteur débutait généralement comme ceci :

— Cric, crac, les enfants ! parli, parlo, parlons ! pour en savoir le court et le long, passez le crachoir à Jos Violon ! sacatabi sac-à-tabac, à la porte les ceuses qu'é-couteront pas !

Cette fois-là, nous serrâmes les rangs, et Jos Violon entama son récit en ces termes :

— C'était donc pour vous dire, les enfants, que c't'année-là, j'étais allés faire du bois pour les Patton dans le haut du Saint Maurice, — une rivière qui, soit dit en passant, a jamais eu une grosse réputation parmi les gens de chantiers qui veulent rester un peu craignant Dieu.

C'est pas des cantiques, mes amis, qu'on entend là tous les soirs !

Aussi les ceuses qui parmi vous autres auraient envie de faire connaissance avec le diable peuvent jamais faire un meilleur voyage que celui du Saint-Maurice, pour avoir une chance de rencontrer le jeune homme à quèque détour. C'est Jos Violon qui vous dit ça !

J'avions dans not' gang un nommé Tipite Vallerand, de Trois-Rivières ; un insécable fini, un sacreur numéro un.

Trois-Rivières, je vous dis que c'est ça la ville pour les sacres ! Pour dire comme on dit, ça se bat point. Tipite Vallerand lui, les inventait, les sacres.

Trois années de suite, il avait gagné la torquette

du diable à Bytown contre tous les meilleurs sacreurs de Sorel.

Comme sacreur, il était plussé que dépareillé, c'était un homme hors du commun. Les cheveux en redressaient rien qu'à l'entendre.

Avec ça, toujours à moitié plein, ça va sans dire. J'étions cinq canots en route pour la rivière aux Rats, oùs' qu'on devait faire chantier pour l'hiver.

Comme il connaissait le Saint-Maurice dans le fin fond, Tipite Vallerand avait été chargé par le boss de gouverner un des canots — qu'était le mien.

J'aurais joliment préféré un autre pilot, vous comprenez ; mais dans ces voyages-là, si vous suivez jamais la vocation, les enfants, vous voirez qu'on fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.

On nageait fort toute la journée : le courant était dur en diable ; et le soir, ben fatigués, on campait sur la grève — oùs' qu'on pouvait.

Et puis, y avait ce qui s'appelle les portages — une autre histoire qu'a pas été inventée pour agrémenter la route et mettre les camarades de bonne humeur, je vous le persuade.

J'avions passé les rapides de la Manigance et de la Cuisse au milieu d'une tempête de sacres.

Jos Violon — vous le savez — a jamais été ben acharné pour bâdrer le bon Dieu et achaler les curés avec ses escrupules de conscience ; mais, vrai, là, ça me faisait frémir.

Je défouis pas devant un petit *torrieux* de temps en temps, c'est dans le caractère du voyageur ; mais, tord-nom ! y a toujours un boutte pour envoyer toute la sainternité chez le diable, c'pas ?

Par malheur, notre canot était plus gros, plus pesant et plus chargé que les autres ; et — par une rancune du boss, que je présume, comme dit M. le curé — on nous avait donné deux nageurs de moins.

Comme de raison, les autres canots avaient pris les devants, et le nôtre s'étaient trouvé dégradé dès le premier rapide.

Ça fait que Tipite Vallerand ayant plus d'ordres à recevoir de personne, nous en donnait sus les quat' faces, et faisait son petit Jean Lévesque en veux-tu en vlà, comme s'il avait été le bourgeois de tous les chantiers, depuis les chenaux jusqu'à la hauteur des terres.

Fallait y voir sortir ça de la margoulette, les enfants ; c'est tout ce que j'ai à vous dire !

A chaque sacre, ma foi de gueux ! je m'attendais à voir le ciel se crever sous notre tête pour nous acrapontir, ou la rivière s'ouvrir sour le canot pour nous abîmer tous au fond des enfers, avec chacun un gripette pendu à la crignasse.

Il me semble voir encore le renégat avec sa face de réprouvé, crachant les blasphèmes comme le jus de sa chique, la tuque sus l'oreille, sa grande chevelure sus les épaules, la chemise rouge ouverte sus l'estomac, les manches retroussées jusqu'aux coudes, et le poing passé dans la ceinture fléchée.

Un des jurons les plus dans son élément, c'était : *Je veux que le diable m'enlève tout vivant par les pieds !* C'était là, comme on dit, son patois.

J'avais pour voisin de tête un nommé Tanfan Jeannotte de Sainte-Anne-la-Parade, qui pouvait pas voir sourdre c't'histoire-là, lui, sans grogner. Je l'entendais qui marmottait :

— Il t'enlèvera ben sûr à quèque détour, mon maudit ! et c'est pas moi qui fera dire des messes pour ta chienne de carcasse !

J'avions passé la rivière au Caribou, une petite machine de rivière grosse comme rien ; mais une bouffresse qui se métine un peu croche le printemps, je vous le persuade, les enfants !

Jos Violon en sait quèque chose pour avoir passé trois jours et trois nuits, à cheval sur un billot, en pleine jam, là oùs' que tous les saints du paradis y auraient pas porté secours.

Ça fait rien ! j'en suis revenu comme vous voyez, avec les erminettes aussi solides que n'importe qui pour la drave, et toujours le blanc d'Espagne dans le poignet pour la grand'hache, Dieu merci !

Enfin, on arrivait à la Bête-Puante — une rivière qu'est pas commode, non plus, à ce qu'on dit — et,

comme le soir approchait, les hommes commencèrent à parler de camper.

— Camper à la Bête-Puante ! allez vous faire sacres ! dit Tipite Vallerand. Je veux que le diable m'enlève tout vivant par les pieds si on campe à la Bête-Puante !

— Mais pourtant, que dit Tanfan Jeannotte, il est ben trop tard pour rejoindre les autres canots ; où donc qu'on va camper ?

— Toi, tu peux te fermer ! beugla Tipite Vallerand, avec un autre sacre qui me fit regricher les cheveux sur la tête ; si y en a un parmi vous autres qui retrousse le nez pour se rébicheter, je sais ben oùs' que je vous ferai camper, par exemple, mes calvaires. C'est tout ce que j'ai à vous dire !

Parole de voyageur, j'suis pourtant d'un naturel bonasse, vous me connaissez ; eh ben, en entendant ça, ça fut plus fort que moi ; j'pus pas m'empêcher de me sentir rougir les oreilles dans le crin.

Je me dis : Joe Violon, si tu laisses un malfaisant comme ça débriscailler le bon Dieu et victimiser les sentiments à six bons Canayens qu'ont du poil aux pattes avec un petit brin de religion dans l'équipet du coffre, t'es pas un homme à te remonter le sifflet dans Pointe-Lévis, je t'en signe mon papier !

— Tipite, que je dis, écoute, mon garçon ! C'est pas une conduite, ça. Y a des imites pour massacrer le monde. Tu vas nous dire tout de suite oùs' qu'on va camper, ou ben j'fourre mon aviron dans le fond du canot.

— Moi étout ! dit Tanfan Jeannotte.

— Moi étout ! moi étout ! crièrent tous les autres.

— Ah ! oui-dà oui !... Ah ! c'est comme ça !... Eh ben, j'vas vous le dire, en effette, oùs' que j'allons camper, mes crimes ! fit Tipite Vallerand avec un autre sacre à faire trembler tout un chantier. On va camper au mont à l'Oiseau, entendez-vous ? Et si y en a un qui fourre son aviron dans le fond du canot, ou qui fourre son nez oùs' qu'il a pas d'affaire, moi je lui fourre un coup de fusil entre les deux yeux ! Ça vous va-t-y ?

Et tout le monde entendit claquer le chien d'un fusil que le marabout venait d'aveindre d'un sac de toile qu'il avait sour les pieds.

Comme on savait le pendar capable de détruire père et mère, chacun fit le mort.

Avec ça que le nom du mont à l'Oiseau, les enfants, était ben suffisant pour nous calmer, tout ce que j'en étions, que la moiquié en était de trop.

A la pensée d'aller camper là, une souleur nous avait passé dans le dos, et je nous étions remis à nager sans souffler motte.

Seulement, je m'aperçus que Tanfan Jeannotte mangeait son rongé, et qu'il avait l'air de ruminer quèque manigance qu'annonçait rien de bon pour Tipite Vallerand.

Faut vous dire que le mont à l'Oiseau, c'est pas une place ordinaire.

N'importe queu voyageur du Saint-Maurice vous dira qu'il aimerait cent fois mieux coucher tout fin seul dans le cinmiquière, que de camper en gang dans les environs du mont à l'Oiseau.

Imaginez-vous une véreuse de montagne de mille pieds de haut, tranchée à pic comme avec un rasois, et qui ferait semblant de se poster en plein travers du chenail pour barrer le passage aux chrétiens qui veulent monter plus haut.

Le pied du cap timbe dret dans l'eau, comme qu'dirait à l'équerre ; avec par-ci par-là des petites anses là oùs' que, dans le besoin, y aurait toujours moyen de camper comme ci comme ça, à l'abri des roches ; mais je t'en fiche, mes mignons ! Allez-y voir ! Les anses du mont à l'Oiseau, ça s'appelle "touches-y pas". Ceuses qu'ont campé là y ont pas campé deux fois, je vous le garantis.

D'abord, ces trous noirs-là, pour dire comme on dit, c'est pas beau tout de suite.

Quand vous avez dret au-dessus de vot' campe, c'te grande bringue de montagne du démon qui fait la frime de se pencher en avant pour vous reluquer le Canayen avec des airs de rien de bon, je vous dis qu'on n'a pas envie de se mettre à planter le chène pour faire des pieds de nez !

C'est pas une place ous' que je conseillerais aux cavaliers d'aller faire de la broche avec leux blondes au clair de la lune.

Mais c'est pas toute. La vlimeuse de montagne en fait ben d'autres, vous allez voir.

D'abord elle est habitée par un *gueulard*.

Un *gueulard*, c'est comme qui dirait une bête qu'on n'a jamais ni vue ni connue, vu que ça existe pas.

Une bête, par conséquence, qu'appartient ni à la congrégation des chrétiens ni à la race des protestants.

C'est ni anglais, ni catholique, ni sauvage ; mais ça vous a un gosier, par exemple, que ça hurle comme pour l'amour du bon Dieu... quoique ça vienne ben sûr du fond de l'enfer.

Quand un voyageur a entendu le *gueulard*, il peut dire : " Mon testament est faite ; salut, je t'ai vu ; adieu, je m'en vas. " Y a des cierges autour de son cercueil avant la fin de l'année, c'est tout ce que j'ai à vous dire !

Et puis, y a ce qu'on appelle la danse des *jacks mistigris*.

Vous savez pas ce que c'est que les *jacks mistigris*, vous autres, comme de raison. Eh ben, j'vas vous dégoiser ça dans le fin fil.

Vous allez voir si c'est une rôdeuse d'engeance que ces *jacks mistigris*. Ça prend Jos Violon pour connaître ces poisons-là.

Figurez-vous une bande de scélérats qu'ont pas tant seulement sus les os assez de peau tout ensemble pour faire une paire de mitaines à un quêteux.

Des esquelettes de tous les gabarits et de toutes les corporations : des petits, des grands, des minces, des ventrus, des élingués, des tortus-bossus, des biscornus, des membres de chrétien avec des corps de serpents, des têtes de bœufs sus des cuisses de grenouilles, des individus sans cou, d'autres sans jambes, d'autres sans bras, les uns plantés dret debout sur un ergot, les autres se traînant à six pattes commes des araignées, — en fin une vermine du diable.

Tout ça avec des faces de revenants des comportements d'impudiques, et des gueules puantes à vous faire passer l'envie de reniffer pour vingt ans.

Sur les minuit, le *gueulard* pousse son hurlement ; et alors faut voir ressoudre c'te pacotille infernale, en dansant, en sautant, en se roulant, en se culbutant, grimaçant, piaillant, ruant, gigotant, se faisant craquer les jointures et cliqueter les osselets dans des contorsions épouvantables, et se bousculant pêle-mêle comme une fricassée de mardi-gras.

Une sarabande de damnés, quoi !

C'est ça, la danse des *jacks mistigris*.

Si y a un chrétien dans les environs, il est fini. En dix minutes, il est sucé, vidé, grignoté, viré en esquette ; et s'il a la chance de pas être en état de grâces, il se trouve à son tour emmorphosé en *jack mistigris*, et condamné à mener c'te vie de chien-là jusqu'à la fin du monde.

Je vous demande, à c'te heure, si c'était réjouissant pour nous autres d'aller camper au milieu de c'te nation d'animaux-là !

On y fut, pourtant.

Disons, pour piquer au plus court, que nous v'la arrivés, la pince du canot dans le sable et les camarades dans les cailloux, avec les ustensiles de couquerie sus le dos.

Pas moyen de moyenner : Tipite Vallerand était là avec son fusil, qui watchait la manœuvre et qui sacrait toujours le bon Dieu et tous les saints du calendrier comme cinq cent mille possédés.

Fallait ben obéir ; et comme j'avions tous une faim de chien, un bon feu de bois sec fut vite allumé, et la marmite se mit à mijoter sa petite chanson comme dans les bonnes années.

Naturellement, j'avions pas pris le temps d'installer une cambuse dans le principe, comme dit M. le curé.

Y avait là une grosse talle de bouleaux, et j'eu avions crochi un gros pied ben solide, qu'on avait amarré, en le bandant avec la bosse du canot, comme on fait pour les pièges à loups.

C'est comme ça qu'on pend la crémaillère, dans le voyage, quand on a une chance et qu'on est pressé.

Pas la peine de vous raconter le souper, c'pas ?

Je vous promets que la peur du *gueulard* et des *jacks mistigris* nous empêcha pas de nous licher les babines et de nous ravitailler les intérieurs.

Ces documents-là, ça peut couper l'appétit aux gens qu'ont leux trois bons repas par jour ; mais pas quand il est sept heures du soir, et qu'on a nagé contre le courant comme des malcenaies depuis six heures du matin, avec tant seulement pas le temps d'allumer, et sans autre désennui que des sacres pour accorder sus l'aviron !

Seulement, après le souper, on avait le visage d'une longueur respectable ; et j'avions pas besoin de dire à personne de fermer sa boîte, je vous le garantis.

On se regardait tous sans rien dire, excepté, comme de raison, Tipite Vallerand, qui lâchait de temps en temps sa bordée de sacres, que c'était comme une rente.

Personne grouillait ; et c'est à peine si on osait tirer une touche, quand Tanfan Jeannotte — le sournois ! — se mit à rôder, à rôder, comme s'il avait jonglé quelque plan de nègre.

A chaque instant, il nous passait sur les pieds, s'accrochait dans nos jambes étendues devant le feu ; enfin, vlà la chicane prise entre lui et Tipite Vallerand.

Comme de raison, une nouvelle bourrasque de blasphèmes.

Moi, ça me crispait.

— C'est pire qu'un mal de ventre, que je dis, de voir un chrétien maganer le bon Dieu de c'te façon-là !

— Le bon Dieu ? que reprend le chéti en ricanant, il peut se fouiller. Y en a pas de bon Dieu par icitte ! Et renotant son jurement d'habitude, qu'était viré pour lui en vraies zitanies de conversation :

— Si y a un bon Dieu par icitte, qu'il dit, je veux que le diable m'enlève tout vivant par les pieds !

Bon sang de mon âme ! Jos Violon est pas un menteur ; eh ben, croyez-moi ou croyez-moi pas, Tipite Vallerand avait pas lâché le dernier motte, qu'il sautait comme un crapaud les quat' fers en l'air, en poussant un cri de mort capable de mettre en fuite tous les *jacks mistigris* et tous les *gueulards* du Saint-Maurice à la fois.

Il se trouvait tout simplement pendu par les pieds, au bout de not' bouleau, qu'avait lâché son amarre ; et l'indigne se payait une partie de balancine, à six pieds de terre et la tête en bas, sa longue crignasse échevelée faisant qu'un rond, et fouettant le vent comme la queue d'un cheval piqué par une nuée de maringouins.

Tout à coup, fifre ! la tête de mon sacreur venait de passer tout près de nos tisons, et... ft... ft... ft... vlà-t-y pas le feu dans le balai !

Une vraie flambée d'étoupe, les enfants !

Ça devenait terrible, c'pas ?

Moi, je saute sus ma hache, je frappe sus l'âtre, et crac ! vlà mon Tipite Vallerand le dos dans les ferdoches, sans connaissance, avec pus un brin de poil sur le concombre pour se friser le toupet.

Pas besoin de vous dire que, cinq minutes après, toute la gang était dans le canot, et, quoique ben fatiguée, nageant à tour de bras pour s'éloigner de c'te montagne de malheur, ous' que personne passe depuis ce temps-là sans raconter l'aventure de Tipite Vallerand.

Quant à lui, le boufre, il fut quinze jours ben malade, et pas capable d'ouvrir les yeux sans voir Charlot-le-diable lui tâter les pieds avec un nœud coulant à la main.

Comme de raison, tout le chantier croyait trouver là-dedans une punition du bon Dieu, un miracle.

Mais moi qu'avait watché Tanfan Jeannotte, je l'avais trop vu nous piler sus les pieds, se faufler dans nos jambes et tripoter la chaîne de la marmite, pour pas me douter que, dans l'affaire du bouleau, pouvait ben y avoir une punition du bon Dieu, mais en même temps une petite twist de camarade.

C'est mon opinion.

Quoi qu'il en soit, comme dit M. le curé, ce fut fini fret pour les sacres.

Tipite Vallerand passa l'hiver dans le chantier, sans lâcher tant seulement un " ma foi de gueux ".

Il suffisait de dire : *diable emporte !* pour le faire virer sur les talons comme une toupie.

J'ai revu le garnement quatre ans après ; il était en jupon noir et en surplis blanc, et tuait les cierges dans la chapelle des Piles, avec une espèce de petit capuchon de ferblanc au bout d'un manche de ligne.

— Tipite ! que je lui dis.

— De quoi ! qu'y me répond.

— Tu reconnais pas Jos Violon ?

— Non !... qu'il me dit tout sec en me regardant de travers, et en prenant une shire, comme si j'y avais mis une allumette à la jupe.

Ce qui prouve que s'il s'était guéri de sacrer, il s'était pas guéri de mentir.

Et cric, crac, cra ! sacatabi, sac-à-tabac ! mon histoire finit d'en par là. Serrez les ris, ouvrez les rangs ; c'est ça l'histoire à Tipite Vallerand !

Le curé Séguin

LES MÉDECINS

Après des séances mouvementées, l'assemblée des doctes disciples d'Esculape a procédé à l'élection triennale des gouverneurs du Collège des Médecins de la province de Québec.



Photo. Laprés & Lavergne

M. le Dr E.-P. Lachapelle, bien connu en notre ville et au dehors, en a été élu le président. A cette occasion, nous publions sa photographie.

DISPARU

A la mémoire de mon ami B.-Hector Séguin.

*Incertains, vaguement ballottés sur la terre
Nous mourons chaque jour — passagers de la mort,
Faibles jouets d'un soir qui mène au dernier port
Un confrère, une sœur, un intime, une mère.*

*L'arrêt est sans appel et l'instant inconnu :
Mais si Dieu, d'un regard, arrête les aiguilles
De l'éternel cadran, nous oublions familles
Et amis pour courir au lointain Inconnu.*

*C'est là notre destin et chacun doit le suivre !
O toi, mon bon ami, que n'as-tu pas brisé
Cette chaîne invisible ! — A ton âge, abusé,
Ce semble, il fait si bon respirer, si bon vivre !*

*Mais non ! Tu préféreras nous laisser ici-bas
En notre sombre asile et t'enfuir d'un coup d'aile
Avec les séraphins dans la cité si belle
Dont Jésus est le Prêtre et vous tous les Joas.*

ANTONIO PELLETIER.



LA GUERRE HIS PANO-AMÉRICAINNE : UN COMBAT ATOUR DE SANTIAGO



Ancienne chapelle de Tadoussac



L'hôtel de la compagnie du Richelieu



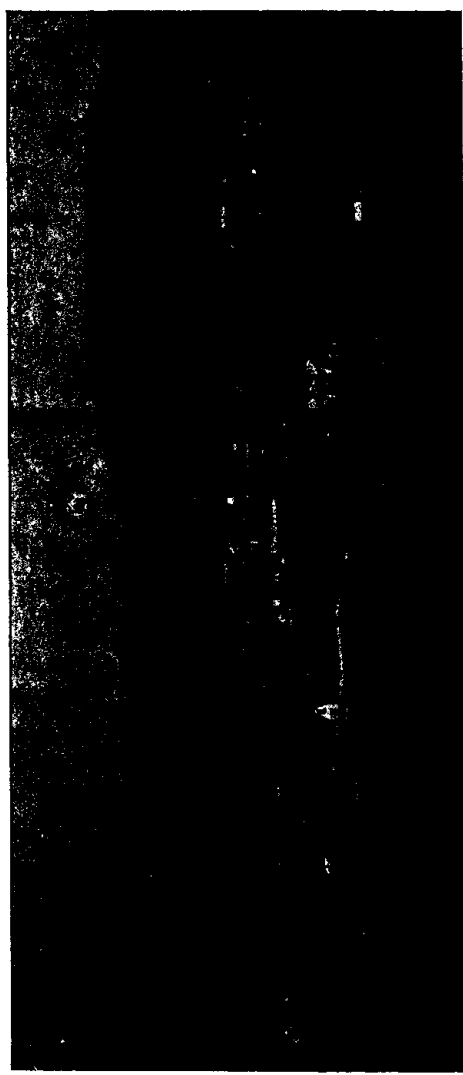
Intérieur de l'ancienne église



La baie de Tadoussac



La baie de Tadoussac avec l'entrée du Saguenay



Vue générale de Tadoussac

Photos S. Belle

A TRAVERS LE CANADA : TADOUSSAC



L'HONORABLE M. ARTHUR PAQUET, SÉNATEUR POUR LA DIVISION LA SALLE

Aujourd'hui, nous publions le portrait d'un homme ayant percé par son mérite, et appelé, jeune encore, à l'une des positions les plus élevées du Canada.

Le nouveau sénateur pour la division La Salle, né à Québec le 5 septembre 1857, est le fils de M. Zéphyrin Pâquet, le grand négociant en nouveautés, et de Mme Marie-Louise Hamel. Il commença ses études au Collège de Lévis, dont il suivit les cours de 1868 à 1873. A cette époque, il avait déjà choisi sa carrière : il se destinait au commerce, carrière dans laquelle il a remporté tant de succès, et entra à l'Académie Commerciale des Frères des Ecoles Chrétiennes pour en sortir en 1875. Ses cours terminés, M. Arthur Pâquet se consacra au commerce des fourrures avec une activité et un esprit d'entreprise qui lui ont valu sa haute réputation d'homme d'affaires. Sur les ruines de l'ancienne filature "Paton," à la Pointe aux Lièvres, il fonda sa manufacture de pelletteries qui, depuis, n'a cessé de prospérer. M. A. Pâquet est, en outre, aujourd'hui, l'une des têtes dirigeantes du grand établissement de Nouveautés de Saint-Roch de Québec.

En ce moment même, le nouveau sénateur s'occupe de l'établissement, à Québec, d'une grande manufacture de chapeaux de paille, qui doit donner de l'ouvrage à deux cents personnes. Comme on le voit, l'hon. Arthur Pâquet est un homme aux vues larges et à l'esprit d'entreprise remarquablement développé. Il est dans toute la force de l'âge, il est donc à même de rendre à son pays, dans ses nouvelles et hautes attributions, de grands et utiles services. Ce sont des hommes comme l'hon. sénateur Pâquet qui redonnent à cette institution vénérable, appelée le sénat, un regain de jeunesse, de vie et d'initiative.

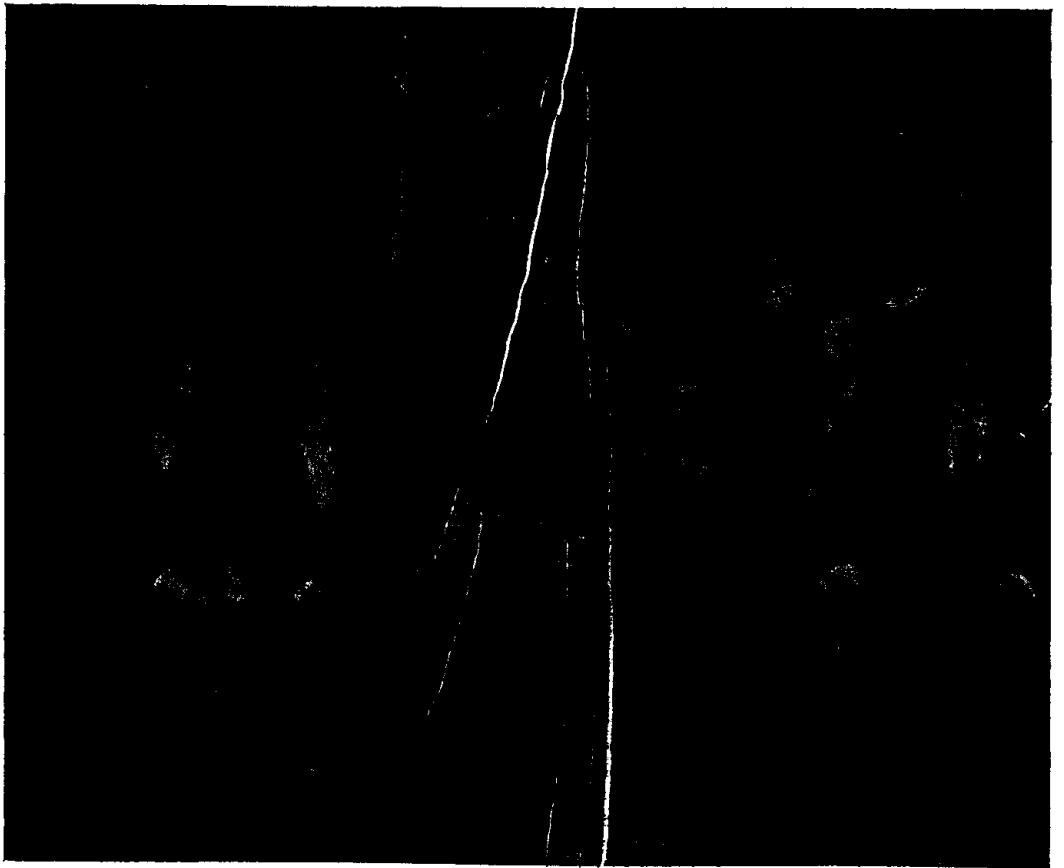
L'hon. sénateur Pâquet s'est marié en 1882, avec Mlle Georgianna Boivin, digne à tous égards de partager les honneurs décernés à son mari.

En terminant cette brève esquisse biographique, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la solution de la question du Sénat, puisqu'il y a aujourd'hui une question du Sénat—réforme ou suppression—se trouve dans le choix judicieux des honorables appelés à remplacer les sénateurs démissionnaires ou les disparus de l'arène parlementaire.

Le gouvernement semble avoir choisi un moyen

terme entre la suppression du Sénat—moyen radical—et la réforme du Sénat—moyen plus lent assurément, mais efficace avec le temps—, d'autant plus que les hommes de talent et d'action ne manquent pas dans notre pays.

Quand le cœur devance l'esprit dans son vol, il épargne au jugement une foule de peines.



E. Gauthier J.-G. Lapointe J.-A. Hamel J.-E. Martineau. M. D. J.-T. Marier A. Houde
E. Moisan J.-A. Marier Révd. A. Gauvreau A. Martel G.-E. Minville J.-P. Gastonguay

LE COMITÉ DE RÉGIE DE LA GARDE INDÉPENDANTE CHAMPLAIN, QUÉBEC

GARDE CHAMPLAIN

(Voir gravure)

Nous publions, aujourd'hui, une photographie du comité de régie de la Garde Indépendante Champlain de Québec.

Nous avons déjà parlé de cette garde militaire, qui porte avec honneur le nom du fondateur de notre vieux Québec, et sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous aurons le plaisir de les voir à Montréal, le 24 courant. Nous croyons devoir faire appel aux sociétés sœurs, afin qu'elles préparent, à nos compatriotes, l'accueil qui leur est dû, et qu'ils espèrent certainement trouver.

BIBLIOGRAPHIE

"ANNIBAL", PAR NAPOLÉON LEGENDRE

Que ce titre d'*Annibal* n'effraie personne. Dans ces cent-vingt pages il n'est pas question une seule fois du fameux général carthaginois qui fit subir tant de sanglantes défaites aux Romains.

L'*Annibal* de M. Legendre est un héros canadien que les troubles de 1837-38 arrachent aux paisibles travaux des champs. Forcé de s'exiler après la défaite de Saint-Charles, il apprend, aux Etats-Unis, les méthodes modernes de culture. L'amnistie le ramène dans sa patrie. Son oncle Jérôme—un type—lui achète une terre. Annibal s'y établit, après avoir été chercher, pour en faire la reine de son foyer, une charmante irlandaise dont les parents l'ont accueilli alors qu'il était proscrit.

Annibal fait profiter ses compatriotes des connaissances acquises là-bas. Il est successivement marguillier, maire de sa paroisse, lieutenant-colonel de milice, en remplacement de son oncle Jérôme que la limite d'âge force à la retraite, et député de son comté à la Chambre d'Assemblée.

Inutile de faire l'éloge d'*Annibal*. Les productions de M. Legendre n'en ont pas besoin : les bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ le connaissent.

On peut se procurer *Annibal*, en s'adressant à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis. Prix : 15 cts.

Photo E. Vandry, Québec

NOUVEAU DEUIL

Parfois, vraiment, la vie est atroce chose. Le long des routes, qui n'a laissé, accrochés aux épines des buissons, quelques lambeaux de son cœur ?...

On s'en va ainsi, déchiqueté, meurtri, émietté, jusqu'à ce que soi-même, on s'endorme du dernier sommeil.

Nos lecteurs ont pu apprécier à plusieurs reprises, la belle littérature de notre distingué collaborateur, M. Ch. Gauvreau, député de Témiscouata à la Chambre des Communes. Ils ont goûté aussi l'exquise délicatesse de sentiment d'un autre de nos écrivains, notre jeune et si sympathique collaborateur Hector Séguin. Celui-ci était le neveu de celui-là. Le père de notre jeune ami est de la maison Dupuis Frères ; sa mère est la fille de M. le Dr Gauthier, de Montréal.

Il y a quelques jours, ce gracieux enfant (il n'avait pas 18 ans !) venait me dire au revoir : il allait passer ses vacances chez son bon oncle Gauvreau, me promettant des récits ou des poésies pour LE MONDE ILLUSTRÉ.



Photo. Laprés & Lavergne

Pauvre enfant !... C'était l'an-revoir du ciel, qu'il m'avait dit ! L'impitoyable mort nous l'a ravi, elle l'a frappé sous les yeux de son jeune frère, de sa tante, impuissants à lui porter secours. Il se baignait dans une rivière peu dangereuse, pas très profonde... il y disparut soudain.

J'ai dit que c'était l'an-revoir du ciel qu'il m'avait souhaité : un de ses amis de cœur, M. Antonio Pelletier, collaborateur lui aussi de notre MONDE ILLUSTRÉ m'écrivit cette phrase touchante :

« Il était prêt, lui : le 10 juin, il faisait une retraite au noviciat des Pères Jésuites, au Sault-aux-Récollets. Il est au ciel : qu'il prie pour nous ! »

C'est le plus bel éloge de ce charmant enfant.

Il venait d'achever sa Rhétorique chez les Pères Jésuites, emportant les plus hautes distinctions. Le Père Turgeon, recteur du collège Ste-Marie, espérait le voir entrer dans l'Ordre : le Bon Dieu s'est chargé lui-même de le placer.

Que sa famille éplorée veuille bien croire à la grande part prise par moi à leur douleur : mais il leur reste la douce consolation d'avoir donné, à Dieu un ange de plus, à eux un protecteur efficace !

Nous donnons ci-après la délicieuse poésie qu'il nous avait remise il y a quelque temps : elle dépeint sa grâce, sa gentillesse, sa bonté.

Oui, qu'il prie pour nous !

FIRMIN PICARD.

L'AMITIÉ

LÉGENDE POUR UN ALBUM

Là-bas, tout au fond du firmament sombre
Où les astres d'or suivent le chemin
Que leur trace Dieu, du soir au matin,
Deux étoiles sœurs scintillaient dans l'ombre.

Voisines, l'une à l'autre envoyait sa lumière,
Et dans l'immensité, de leurs rayons dorés
Elles se caressaient—caresse séculaire !—
Comme font deux enfants d'amour pur altérés.

Un jour—si de l'étoile on compte ainsi la vie—
Où l'Éternel semblait abandonner les cieux,
L'une des deux mourut, broyée, anéantie,
Par un astre plus grand, errant audacieux.

Ce fut un grand chagrin, une peine accablante !
Tout brisé de douleur, attendri, stupéfait,
L'astre arrêta sa course et—merveille étonnante !—
Versa sur son ami des larmes de regret.

Une larme brillante, au lever de l'aurore,
Après avoir roulé dans les cieux un jour,
S'arrêta sur la terre où Dieu la fit éclore,
Au pays du soleil, au pays de l'amour.

Elle y donna naissance à la fleur la plus belle
De la terre, à la fleur qui de deux cœurs unis,
De ses pétales blancs compose la dentelle...
La fleur de l'amitié naquit d'astres amis.

Là-bas, tout au fond du firmament sombre
Où les astres d'or suivent le chemin
Que leur trace Dieu, du soir au matin,
Deux étoiles sœurs scintillaient dans l'ombre.

ENVOI

Pour vous, dont la sincère amitié
Ne se donne jamais à moitié,
J'ai commis cette triste ébauche :
Pardonnez-moi si j'y suis gauche.

B.-H. SÉGUIN.

Montréal, 1898.

EXCURSION DES TYPOGRAPHES

Les typos ont décidé de faire une excursion à Saint-Hyacinthe, le 24 juillet prochain. Un train spécial partira de la gare Bonaventure à 8 heures, le matin, pour revenir à 8 heures du soir.

Les billets seront bons depuis samedi après-midi jusqu'au lundi soir, et le prix du billet ne sera que de 75 cents, aller et retour. Le club de base-ball, le National, de Montréal, qui doit jouer ce jour-là avec le Montcalm, de Saint-Hyacinthe, profitera de l'excursion des typos pour s'y rendre.

Ce sera une magnifique occasion d'aller visiter, à bon marché, la belle petite ville de Saint-Hyacinthe et d'assister à une jolie partie de base-ball.

Le comité d'organisation est composé comme suit : P.-C. Chatel, président ; Henri Cardinal, secrétaire-trésorier ; A. Vauthier, E. Poitras et C.-D. Thériault. Les billets peuvent être achetés de tous les membres du comité ou à la gare Bonaventure, le dimanche matin.

Nos braves typos peuvent compter sur l'encouragement du public, car ils le méritent.

LE MONTAGNARD

Le Montagnard projette une excursion.

Cette magnifique excursion, sur le beau Saint-Laurent, fera époque. C'est le 28 juillet courant qu'elle aura lieu, sous les auspices du club de bicycle Le Montagnard, que nos lecteurs ont appris à connaître.

Ne voulant point faire les choses à demi, ce cercle s'est assuré, pour la circonstance, la participation de l'orchestre Ratto, au complet ; un concert sur le fleuve, c'est ravissant, surtout le soir ou la nuit.

Le joli vapeur *Filgate* a été retenu pour cette époque, et des indiscretions nous ont permis de savoir qu'il sera magnifiquement décoré, éclairé par un nouveau système de lampes à gaz pour bicycles : l'effet, paraît-il, en sera saisissant.

Ce n'est point une excursion à laquelle tout le monde pourra prendre part : elle est uniquement réservée aux membres du club Le Montagnard et à quelques amis. On a vu, en hiver, et nous pouvons le constater chaque jour, de quoi est capable ce club essentiellement Canadien-français. Son patinoir a été un succès sans précédent. Or, succès, tout autant que noblesse, oblige : on peut donc être certain que l'excursion au clair de la lune, le 28 de ce mois de juillet, sera une réussite complète.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Six faces et six numéros
Des joueurs font dans l'un le tourment ou la joie,
Sous le second que de héros
Mal couchés, mal nourris, Mars à la gloire envoie !
Le tout, sans le prévoir, de lui-même agit-il ?
Combien sont devenus victimes du péril !

VERS A TERMINER

Donc, puisqu'il faut que je le—
Votre—
Est vraiment d'une grâce—
Et pas—
Votre œil sourit, pétille et—
En—
Etes-vous soubrette ou—
Les deux, je—
Mais je connais la—
De ce masque de—
Toujours—
L'ironie est à la—
Et sous son armure de—
On voit le—

SOLUTION DU PROBLÈME PARU DANS LE NO 741

Enigme.—Tigre.
Métagramme.—Lin, Nil.
Littérature.—Ce que femme veut, Dieu le veut.

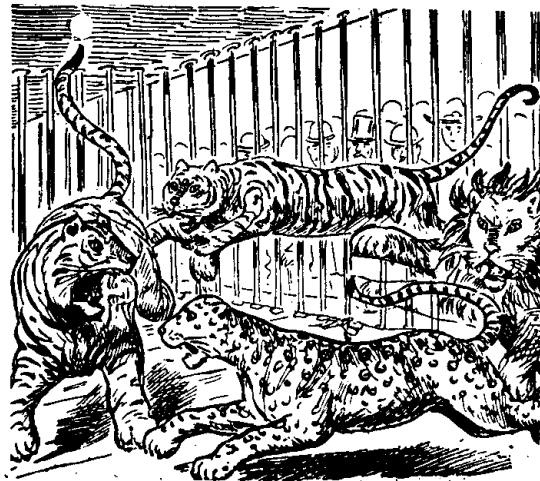
Ont deviné : Mlle Joséphine Drouin, Montréal ; L.-A. Delorme, Saint-Henri de Montréal ; A. Lauriault, Sainte-Cunégonde ; Mlle N. Dumas, Ottawa ; Chs Lupien, Montréal ; Mlle N. Dionne, Québec ; Mme E. Lacerte, Sorel ; Mlle Marie Turgeon, Québec ; Tancrede Fortin, Beauharnois ; Joseph Faille, Laprairie ; J.-E. Gauthier, Montréal.

RÉBUS



EINT EINT EINT
EINT EINT EINT
EINT EINT EINT
EINT

GRAVURE-DEVINETTE



C'est une femme étonnante que cette dompteuse de tigres. La voyez-vous ?

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le recéleur partit, laissant Poulot beaucoup plus perplexe qu'il n'avait voulu le paraître.

Ce grand mot de famille l'avait touché, malgré tout.

Est-ce que c'était réellement son devoir d'écrire à Zéphyrine ?

—Mais, se dit-il, je ne veux pas rester dans l'incertitude de... Il n'arrivera que ce qui doit arriver.

Rentré à la caserne, il profita du temps qui lui restait avant l'appel du soir et il écrivit :

" Mademoiselle,

" Je ne voulais pas vous faire part de la mort de votre sœur parce que vous ne vous êtes pas très bien conduite envers elle, vu que tout cela était louche.

" Seulement, par rapport à la famille dont vous êtes la seule, je vous marque ces mots :

" Votre sœur n'a pas laissé d'argent ; on l'a enterrée par charité. Ses meubles ont été saisis.

" Votre petit neveu est aux Enfants-Trouvés.

" J'ai l'honneur de vous saluer.

" ETIENNE POULOT."

Il envoya la lettre à Bidonneau, qui la transmit fidèlement à La Limace.

—Ça y est !

—Quoi ? demanda Zéphyrine.

—Rose.

—Tu lui as écrit ?

—Il n'y a pas de bureau de poste au Champ des Navets.

—Hein !

Mais la pose atroce du gredin fut de courte durée et ce fut par une bordée de jurons qu'il accueillit une nouvelle interrogation de Zéphyrine.

Elle lut à son tour.

Ils se regardèrent abasourdis.

—Ah ! malheur ! hurla Eusébe, c'était bien la peine qu'elle fasse la crâneuse.

—Cette soularde-là, elle a tout bu ! clama Fifi.

Ce fut l'oraison funèbre de la pauvre Rose Fouilloux.

Pourtant, Zéphyrine crut devoir ajouter :

—Au moins nous, si nous buvons un coup, nous ne faisons pas de tort à notre famille, puisque c'est avec le pognon des autres que nous nous rinçons la dalle.

—N'empêche que c'est un rude coup dur, conclut La Limace.

LX

PRISE DE POSSESSION

Maitre Beaufumet, le notaire de la rue Saint-Maur, était un homme consciencieux et intelligent.

Il ne voulut pas s'en rapporter simplement aux rapports de police et il résolut de poursuivre l'enquête lui-même.

Sa première visite, quand l'administrateur de l'hospice lui eut confié le titre de rente, fut pour la concierge de la rue Fontaine-au-Roi.

Il fit causer cette femme ; ce n'était pas extrêmement difficile, soit dit sans ironie ; madame Duriveau parla du pompier qui connaissait Rose Fouilloux, tout en affirmant que ce garçon ignorait la résidence de la sœur en question.

Le notaire se rendit à la caserne de la rue Château-Landon et raconta à Poulot la découverte de la petite fortune et lui apprit que l'enfant n'était plus pauvre.

Etienne, peu au courant du code civil, se dit tout de suite que Zéphyrine n'héritait pas puisque l'argent revenait à Claudinet. Il crut cependant qu'il fallait la signature de la sœur de Rose dans certaines formalités, et il donna à maitre Beaufumet l'adresse de Bidonneau.

Celui-ci s'empressa de présenter La Limace de ce revirement de fortune ; cette fois, La Limace et Zéphyrine tenaient le magot, car ils seraient tuteurs légaux, à la condition qu'ils fussent mariés légitimement.

La Limace se fit envoyer un peu d'argent par le recéleur, et il revint à Paris avec Zéphyrine qu'il épousait dans les délais de rigueur, c'est-à-dire très rapidement.

Courgibet et Bidonneau furent témoins de la mariée, deux clients du premier assistèrent Eusébe.

Ils allèrent chez le notaire de la rue Saint-Maur.

Maitre Beaufumet fut un peu interloqué quand il vit un couple aussi bien assorti, au point de vue de l'horreur ; mais, outre qu'il ne faut pas toujours juger les gens sur leur apparence, maitre Beaufumet, bien rasé, bien peigné, mis avec une coquette recherche, dut s'entretenir avec La Limace et Zéphyrine, malgré la répulsion instinctive qu'ils lui avaient inspirée.

Les conjoints Rouillard étaient en règle avec la loi ; le notaire n'eut qu'à s'incliner et à faire préparer les pièces traditionnelles.

La rue Saint-Maur n'est pas le faubourg Saint-Germain ; le tabellion avait vu défiler dans son étude bien des types extraordinaires ; jamais pourtant il ne lui avait été donné de contempler un ménage aussi surprenant.

Ses devoirs professionnels s'élevaient au-dessus de toute considération personnelle ; il fit très consciencieusement son métier.

L'Assistance publique ne demande qu'à rendre ses pupilles aux ayants-droit, pourvu que la revendication soit régulière.

Elle se fait payer ses débours, ainsi que nous l'avons dit, et l'enfant rentre dans la vie commune.

Quand il s'agit d'un enfant trouvé, l'enquête est beaucoup plus minutieuse, on le comprend, et pour qu'un enfant soit rendu dans ces conditions, il faut que la personne qui le réclame fournisse des preuves, c'est-à-dire qu'elle décrive exactement le jour où le petit être a été perdu, les vêtements qu'il portait et les signes particuliers qui ont été notés par l'hospice.

Pour les enfants abandonnés par des parents qui prétendent ne plus pouvoir les nourrir, les vérifications sont plus aisées. Rien ne force une mère à donner son nom et son adresse et à fournir la moindre indication, quand elle confie son rejeton à la maison de la rue Denfert-Rochereau.

On lui fait des questions auxquelles elle est libre de ne pas répondre, tel est le règlement.

Voici d'ailleurs l'avis placardé dans la salle d'attente :

" Toute personne qui présente un enfant en vue de l'abandonner est avertie que des questions lui seront posées dans l'intérêt de l'enfant, mais il lui est loisible de ne pas répondre ou de ne fournir qu'une partie des renseignements demandés. La production du bulletin de naissance n'est pas obligatoire. "

Nous n'avons pas à discuter le document, mais sa reproduction nous a paru intéressante.

Une mère qui agit sous le coup de la misère, a toujours l'espoir de reprendre son enfant plus tard ; elle peut s'enquérir de l'abandonné, car des nouvelles des enfants déposés à l'hospice sont données aux parents quatre fois dans l'année : du 16 au 28 février ; du 16 au 30 mai ; du 19 au 30 août ; du 16 au 30 novembre.

Ce n'est pas rue Denfert-Rochereau qu'il faut se présenter ; c'est au siège de l'Assistance publique, avenue Victoria, 3. Aussi, à ces époques, le défilé des mères est-il navrant.

Hélas ! il nous faut bien constater que toutes ne viennent pas. Leurs visites deviennent de plus en plus rares et finissent par cesser.

Mais qu'on se représente les malheureuses, dont la blessure est toujours saignante, et qui n'ont qu'un but au monde : reprendre leur enfant.

Elles comparaissent devant un employé, qui a eu le temps de se blaser sur toutes les émotions, et qui répond d'une voix indifférente :

— " Il vit ", ou bien : " Il est mort ".

C'est tout.

L'employé fait une croix sur la fiche qu'il a consultée, puis il attend une autre questionneuse.

Naturellement, la mère demande où est son enfant. On ne le lui dit jamais, à moins qu'elle ne soit ten mesure de le réclamer et de payer.

Si l'on s'élevait contre une telle cruauté, les philanthropes décorés et bien rentés vous répondraient que vous méconnaissiez les progrès accomplis dans cette voie douloureuse.

Autrefois, les abandons étaient absolus car on les entourait du mystère le plus complet.

Un petit être jeté dans le " tour " pouvait porter des signes destinés à lui conserver sa personnalité, la mère ne pouvait jamais rentrer en possession de son enfant.

Aujourd'hui, la porte de l'espoir reste entr'ouverte.

Ajoutons qu'il ne suffit pas de rembourser l'administration ; celle-

ci fait procéder à une enquête pour établir la moralité de la mère ; l'enfant n'est rendu qu'après un certain nombre de formalités et si les parents paraissent dignes de le reprendre.

Pour Claudinet, les choses étaient très simples ; il se trouvait abandonné parce que, la mère morte, aucun parent ne se chargeait de lui.

Aujourd'hui, la sœur de la défunte surgissait ; elle remboursait l'administration ; Claudinet appartenait désormais à Mme Rouillard, née Zéphyrine Fouilloux.

Pour lui enlever cette tutelle légale, il faudrait un cas d'indignité ; nul ne le cherchait pour le moment.

Munis des pièces indispensables, La Limace et Zéphyrine, revêtus de leurs plus beaux atours, ainsi qu'ils convient à de jeunes mariés qui savourent les douceurs ineffables de la lune de miel, le rémouleur et la somnambule arrivèrent rue Denfert-Rochereau.

Le directeur, après avoir procédé à l'examen des pièces, annonça que Claudinet allait être remis à ses tuteurs.

La Limace respira un peu ; le drôle, dont le cynisme ne manquait pas de franchise, se demandait ce qu'il ferait s'il était le directeur et qu'il se trouvât en présence de deux têtes semblables.

Ses yeux canailles pétillaient de joie. Certainement, il aurait préféré avoir la fortune sans l'enfant, mais l'un n'allait pas sans l'autre ; il fallait en prendre son parti. Il avait expliqué cela à son épouse légitime et il avait ajouté :

— Tu comprends, Zézé, le môme ne nous embêtera pas longtemps ; il claquera en cinq secs comme ta sœur . . . On le soignera et conséquence . . . Toute la braise de sa daronne nous restera.

Zéphyrine avait riposté :

— Bien sûr qu'on le soignera, c'tamour d'enfant . . . S'il lui faut un bouillon d'onze heures . . . on s'arrangera pour qu'il ne le prenne qu'à midi.

— Nous dirons que c'est Bidonneau qui nous a vendu la toquante. Le mouvement était en avance . . .

— Ça ne fait rien, Eusèbe, tu ne diras plus que ma frangine était une douillarde à la mie de pain.

Le directeur quitta son moelleux fauteuil.

— M. Rouillard, reprit-il, je dois vous prévenir que le docteur Beautreillis, qui a rendu la santé au jeune Claude Fouilloux, a manifesté l'intention de vous voir.

La Limace et Zéphyrine se regardèrent, dérangés déjà dans leurs infâmes calculs.

Ils avaient hâte de sortir de l'hospice en emmenant le petit, dont personne n'aurait plus à s'occuper. Est-ce qu'on allait les moucharder maintenant ?

Le fonctionnaire poursuivit :

— L'enfant était bien chétif . . . Il est en bonne santé aujourd'hui. Cependant, le docteur vous fera des recommandations pour que le traitement continue.

Les époux se regardèrent encore, ne sachant trop quelle contenance tenir.

Un garçon de bureau les invita à le suivre et les conduisit dans un petit salon où le médecin et Claudinet les attendaient.

Beautreillis ne put réprimer un haut-le-corps en voyant les conjoints Rouillard.

— Diable ! murmura-t-il, ces gens-là ne m'inspirent qu'une confiance tout à fait relative.

— Salut bien ! monsieur, commença La Limace, qui avait retrouvé son aplomb . . . C'est nous qui venons chercher Claudinet.

L'enfant eut un frisson de crainte, qui n'échappa pas au docteur.

— Eh ben ! moucheron, fit la somnambule, tout de suite très expansive, tu ne viens donc pas embrasser la tante ?

Claudinet fit quelques pas.

— Cet enfant ne vous a jamais vus, dit Beautreillis.

— Faites excuse, rétorqua La Limace : nous allions souvent chez sa mère.

— Ah !

— Seulement, à cet âge-là, on perd vite la mémoire.

Zéphyrine pressait son neveu sur son cœur.

— Alors, reprit le médecin, comment se fait-il que vous ayez laissé mettre ce bambin aux Enfants-Assistés ?

— Nous étions en voyage, répliqua Eusèbe . . . Ma belle-sœur a été enlevée subitement, la pauvre bougresse ! . . .

Et La Limace écrasa un pleur absent.

— C'est bien ! interrompit le docteur, je n'ai pas à examiner vos affaires de famille.

— Heureusement ! marmotta Zéphyrine.

— Nous pouvons emmener notre neveu ? demanda Eusèbe.

— Vous en avez le droit, puisque la loi est pour vous, répliqua Beautreillis.

La Limace se redressa.

— Pardon, monsieur, s'écria-t-il, vous croyez peut-être qu'il ne sera pas bien chez nous.

— Je vous avouerai sincèrement que j'en ai peur.

— Si on peut dire, gloussa la somnambule . . . Ce pauvre enfant du bon Dieu ! il sera choyé, dorloté ; il aura son chocolat tous les matins.

Elle embrassa de nouveau Claudinet, qui restait bien triste, comme s'il entrevoyait son avenir, mais qui subissait passivement les démonstrations affectueuses de la somnambule.

— N'est-ce pas, mon bijou, que tu adores ta tante Fifine et ton oncle Eusèbe ?

Claudinet inclina la tête, toujours très apeuré.

— Pardon ! fit La Limace, nous sommes d'honnêtes gens . . . Nous élèverons ce moutard comme s'il était le nôtre.

— Je vous y engage, riposta, le docteur, et je vous prévient que j'aurai l'œil sur vous.

On le voit, Beautreillis dédaignait les périphrases ; il ne voulait pas dissimuler l'opinion qu'il avait immédiatement conçue en se trouvant en présence de Zéphyrine et de La Limace.



Tu vois, espèce de sale môme, tu nous coûtes déjà les yeux de la tête
Page 190, col. 2

Il n'avait pas été trop surpris, d'ailleurs, puisqu'il avait dit à Sœur Simplice ce qu'il pensait de ces tuteurs qui surgissaient seulement à la minute où l'on découvrait que Claude Fouilloux avait des ressources.

Eusèbe aurait voulu répondre insolemment. Ce médecin se mêlait de ce qui ne le regardait pas ; mais le drôle ne put soutenir le coup d'œil expressif dont Beautreillis ponctua ses paroles.

La Limace ne se rassurerait complètement qu'après avoir franchi le seuil de l'hospice ; en outre, le notaire de la rue Saint-Maur ne lui remettrait pas immédiatement les quinze mille francs ; il fallait ruser et courber l'échine en affectant la mine la plus hypocrite du monde.

Le gredin prit son air le plus affligé et il répliqua.

— Vrai ! si vous croyez nous faire plaisir en nous disant cela, vous vous trompez, monsieur le docteur . . . Nous sommes des saltimbanques, c'est vrai, mais personne ne vous fournira de mauvais renseignements sur notre compte . . . Nous sommes honorablement connus partout où nous avons passé !

— Pour sûr ! appuya Zéphyrine, retenant le flot d'invectives qui voulait s'échapper de ses lèvres, mais qui, par imitation, essayait de se montrer aussi astucieuse que son mari.

Eusèbe avait ses raisons pour ne pas river le clou à ce charlatan ; Zéphyrine ne devait pas contrecarrer son petit homme.

Dans son étroit cerveau de buse, elle chercha comment elle

appuierait La Limace, pour lui prouver qu'elle n'était pas si bête qu'il le lui reprochait quelquefois.

Elle s'écria :

— Mon mari ne veut pas vous dire pourquoi nous étions en froid avec ma sœur... C'est parce qu'il craint de me faire de la peine.

Beautreillis eut un geste signifant qu'il ne voulait pas en entendre davantage sur ce sujet ; mais Zéphyrine n'en poursuivit pas moins avec une volubilité contristée :

— Rose buvait un coup... La malheureuse croyait que cela lui faisait du bien à sa maladie... C'est des idées, n'est-ce pas ? Eusèbe et moi, nous lui avons dit cent fois de renoncer à pictonner... Elle nous a envoyés à la gouille... Mon sang ne faisait qu'un tour quand je la trouvais éméchée... Et puis, ce qu'elle empoisonnait le tord-boyaux !... Eusèbe me calmait...

— Dame ! fit La Limace, on n'aime pas à voir des brouilles dans les familles.

— Tant bien que mal, nous patientions, monsieur le docteur ; mais un jour ça été plus fort que moi... J'ai éclaté... Rose avait donné de l'absinthe à l'enfant... Le pauvre chéri en était vert comme... Voyons ! à ma place, est-ce que vous n'en auriez pas fait autant ?... J'ai dit à ma sœur qu'elle ne nous reverrait jamais.

Beautreillis haussa les épaules. Il savait parfaitement que la tireuse de cartes était morte alcoolique, mais il voyait fort bien que l'ignoble visage de Zéphyrine dénotait sa propre intempérance ; cependant, cette créature pouvait dire la vérité et son explication paraissait plausible,

— Tu t'en souviens bien, Claudinet ? fit Zéphyrine.

— Ma pauvre maman buvait un petit coup, reconnut l'enfant.

— Là !

— Enfin, s'écria le docteur, vous me racontez des choses qui ne m'intéressent que vaguement... Ce n'est pas de votre sœur ni de vous que je m'occupe, c'est de mon petit ami Claudinet... J'entends qu'il ne manque de rien.

— Vous serez satisfait, prononça Eusèbe Rouillard... Rien ne vous empêchera de nous rendre une petite visite, quand vous le voudrez ; vous serez toujours bien reçu.

— Songez que vous pourriez être déchu du droit de tutelle.

— Et pourquoi ?

Beautreillis répliqua, de façon à ne pas être entendu de l'enfant :

— Claude a été très malade... C'est par miracle que j'ai pu l'arracher à la mort.

— Pauvre mignon !

— J'ai désespéré plusieurs fois de sa guérison.

— Maintenant, il est recalé, reprit Eusèbe Rouillard, de sa voix la plus joviale.

— Il a une mine comme un curé de canton, renchérit Mme Rouillard.

La vérité était que le fils de Rose Fouilloux ne toussait presque plus, et que son teint était redevenu aussi frais qu'avant ses premières maladies.

Les yeux étaient encore un peu abattus, surtout en ce moment où l'enfant éprouvait un gros chagrin ; mais l'état général paraissait très satisfaisant,

— Par conséquent, reprit le docteur, je vous engage à ne pas le laisser dépérir.

— Oh ! là là ! protesta La Limace, il n'y aurait qu'un morceau de pain à la maison, il serait pour lui.

— Or, comme il vous procure le moyen de manger du pain et de la viande, poursuivit Beautreillis, je compte qu'il ne subira aucune privation.

Eusèbe cligna de l'œil ; avec son sans-gêne de voyou, il saisit le bras du docteur et lui glissa ces mots dans l'oreille :

— Entre-nous, monsieur, le cœur sur la main, quoi !... Est-ce que vous craignez que le gosse ait chopé la maladie de sa mère ?... Faut nous prévenir, parce que nous ouvririons l'œil.

Le médecin se dégagea, et instinctivement, du revers de sa main il essuya sa redingote.

Il répliqua tout haut :

— Je n'en sais rien... Seulement, quoi qu'il arrive... tâchez que ce ne soit pas trop tôt... Je vous garantis que je ne manquerai pas de vigilance... Vous savez qu'on peut toujours demander des comptes aux tuteurs.

— Quand on voudra ! clama Eusèbe, fièrement.

— Je vous ai prévenus... Maintenant, partez.

— C'est malheureux tout de même, glapit Zéphyrine rageusement, qu'on nous prenne pour d'autres.

— J'ai l'honneur de vous saluer, conclut froidement le Dr Beautreillis.

— Au revoir, monsieur, fit La Limace, à l'avantage...

Beautreillis embrassa Claudinet, qui pleurait silencieusement, mais qui était prêt à suivre son oncle et sa tante.

Depuis que sœur Simplicie était partie, l'enfant ne manifestait plus aucune préférence.

Le garçon de bureau revint et remit à La Limace un reçu timbré et paraphé, constatant que maître Beaufumet avait versé la somme de trois cent soixante-dix francs pour l'année que Claude Fouilloux avait passée aux Enfants-Assistés.

L'administration, quand elle rend un de ses pensionnaires aux ayants-droit, exige cette somme par année, jusqu'à ce que l'enfant ait atteint un certain âge et ne soit plus à la charge de l'Assistance publique.

— Trois cent soixante-dix balles ! dit La Limace à Zéphyrine, quand ils furent sortis, tenant Claudinet par la main.

— Ils sont rien filous ! s'exclama la somnambule.

— Ils n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses dans cette boîte-là.

Zéphyrine secoua rudement Claudinet.

— Tu vois, espèce de sale môme, vociféra-t-elle, tu nous coûtes déjà les yeux de la tête.

L'enfant frissonna.

Ses yeux se reportèrent vers l'asile, où il avait vécu si tranquillement, où le docteur l'avait soigné avec tant de sollicitude, où sœur Simplicie lui avait fait entendre de si douces paroles.

— Ma pauvre maman ! murmura Claudinet, pourquoi n'es-tu plus là ?

— Allons ! allons ! fit La Limace, conciliant, et empêchant Zéphyrine de rudoyer encore le petit, le lardon nous revaudra ça... En attendant, allons boire un litre chez le troquet, là-bas, au coin... On dira au notaire qu'il porte ça sur sa note.

LXI

DÉPART

Le calme semblait revenu à l'hôtel du Parc-des-Princes. Il n'était qu'apparent.

Saint-Hyrieix était satisfait. Il avait maintes fois reproché à sa femme de ne pas assez étudier le rôle d'ambassadrice qu'elle serait appelée à remplir d'un jour à l'autre ; car, suivant Firmin, les événements allaient se précipiter ; les engagements qu'on avait pris en haut lieu vis-à-vis de lui devenaient de plus en plus formels.

Il n'y avait plus qu'une vacance à attendre ; elle pouvait se produire dans les vingt-quatre heures.

Saint-Hyrieix avait donc félicité sa femme en la voyant se jeter à corps perdu dans le tourbillon de la vie parisienne ; mais il avait bientôt remarqué que cette fièvre de mondanité coïncidait avec une modification du caractère de sa femme.

Elle devenait soucieuse, irritable, fantasque même ; elle lui parlait souvent comme s'il n'était qu'un étranger pour elle.

La vanité de Firmin ne lui permettait pas d'accepter cette nouvelle vie. Carmen ne semblait plus le considérer comme un grand homme. Il en fut mortellement froissé.

Est-ce que par hasard, Carmen perdant patience, douterait des insignes honneurs réservés au diplomate ?

S'imaginerait-elle qu'il perdait son temps en comptant sur les légitimes compensations qui lui étaient dues ?

Il ne resterait pas sous le coup de ce scepticisme humiliant ; il provoquerait une explication catégorique avec Mme de Saint-Hyrieix et il lui dirait à quel point elle l'avait blessé.

Puis, prudemment, diplomatiquement, il différa la scène qu'il méditait. Il valait beaucoup mieux qu'il attendît que sa nomination eût paru à l'*Officiel*, pour dire triomphalement à Carmen :

— Eh bien ! madame, doutez-vous encore ?

Il soulignerait la phrase d'un beau geste ; Carmen ferait amende honorable ; il se montrerait bon prince ; il pardonnerait.

Cependant, tant que Saint-Hyrieix resta sur le terrain de l'amour-propre, il garda une contenance un peu hautaine, qui ne produisit aucun effet sur sa femme.

De temps en temps, il redevenait expansif ; son ton était encore plus protecteur qu'autrefois ; Carmen n'apercevait pas la nuance ; il ne réussissait qu'à ramener le sourire sur les lèvres de sa jeune femme. Saint-Hyrieix devint fort prelexe.

Mariana, avec la patience féline d'un animal guettant sa proie, se rendit compte de ce qui se passait dans l'esprit de son petit-cousin.

Tout d'abord, Mme Vernier avait voulu se venger, se venger vite, faire payer les affronts que Carmen et Hélène lui avaient prodigués. Elle s'était aperçue qu'elle n'arriverait pas à un résultat appréciable en brusquant les choses.

Mariana avait daigné raisonner et mettre un frein à sa fureur. Le problème était plus compliqué qu'elle ne se l'était imaginé. Georges et Firmin adoraient Hélène et Carmen. Tant qu'ils seraient aveuglément épris, les manœuvres de Mariana n'auraient qu'une chance hypothétique.

UNE GRANDE DIFFÉRENCE



La mère.—Arthur, ceci me fait plus mal qu'à toi.
Arthur.—Oui, maman, mais pas à la même place.

CONSEILS PRATIQUES

Contre la mauvaise haleine.—Une infusion de pétales d'œillets rouges (8 à 12 grammes pour une chopine d'eau) est un correctif parfait.

Les taches sur les chaussures.—Le meilleur ingrédient pour faire disparaître du cuir et des chaussures les taches de moisissure est le vinaigre de bois. Il suffit de passer une couche de ce vinaigre sur le cuir pour que la moisissure disparaisse et ne revienne plus.

Feuilles de tomates insecticides.—Les feuilles de tomates peuvent constituer un excellent insecticide en faisant macérer une certaine quantité de ces feuilles dans l'eau. Ce moyen a été essayé à plusieurs reprises et quelques jours ont suffi pour débarrasser complètement des pêcheurs, des rosiers et des orangers, des insectes qui les infestaient.

Emballage des roses pour expéditions par la poste.—La *Deutsche Gartner-Zeitung* indique le procédé suivant pour conserver les roses expédiées par petits colis : couper la fleur de bon matin et la choisir entr'ouverte. Mettre dans le fond de la petite caisse un lit d'herbe fraîchement coupée, par dessus une feuille de papier de soie et sur ce papier coucher les roses bien serrées les unes contre les autres de manière à ce qu'elles ne puissent glisser pendant le transport. Entre les tiges on placera des petits tampons d'ouate contenant chacun un petit morceau de glace de la grosseur d'une noisette. On recouvre d'une autre feuille de papier de soie et l'on ferme la caisse. La glace en fondant imbibé l'ouate et entretient autour des fleurs une atmosphère fraîche. Il est important de ne pas prendre des morceaux de glace trop gros, car les petits tampons d'ouate ne pouvant pas retenir toute l'eau provenant de leur fusion, on s'exposerait à un écoulement d'eau par les joints de la boîte et à des ennuis avec le service de la poste.

Rien de plus agréable, s'il fait bon de passer quelques heures au Parc Sohmer : on y respire si bon air !—S'il pleut, que c'est agréable encore de s'y rendre, puisqu'on y est à couvert si l'on veut.—Et s'il gèle comme au Klondyke, on a, ici, l'avantage sur ce pays d'or, de pouvoir se réchauffer : le bon, le vrai canadien un pays dort, et se moque bien du pays d'or !

CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des fromageries existant en Canada dépasse 2,000.

—On écrit d'Ontario que jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu semblable abondance de petits fruits dans cette province.

—La seule supériorité de l'homme sur le chien, c'est que le chien mange de la pâtée tandis que l'homme mange du pâté.

—Les élégantes portent beaucoup de Crêpe de Chine en teintes unies. Les couleurs à la mode sont le bleu ciel, le bleu turquoise, le vert Nil et une nouvelle nuance mauve appelée bleu-rose.

—La Havane renommée jusqu'à ce jour pour la fumée de ses cigares, se trouve actuellement sous le feu des Américains. Ce qui prouve une fois de plus qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

—On annonce déjà les futures nouveautés de la mode pour le printemps prochain. Les zéphyr et les guingamp remplaceront sur toute la ligne des mouselines et les organdis qui ont été en vogue ce printemps et le sont encore cet été.

—L'archipel hawaïen dont il est souvent fait mention depuis le commencement de la guerre, compte au'ourd'hui 100,000 âmes, savoir : 45,000 Chinois et Japonais, 15,000 Portugais, 1,000 Américains, 4,000 Anglais et Allemands et environ 40,000 Canaques.

—L'apparence des récoltes se maintient favorable dans Ontario et au Manitoba. Les dernières pluies ont amélioré la situation. Dans Ontario les fermiers coupent les foins et la récolte de trèfle promet d'être plus importante que jamais cette année.

—Un naufragé anglais, après avoir longtemps erré à travers des îles désertes ou habitées par des sauvages, aborda enfin dans une terre où le premier objet qui frappa ses regards fut une potence avec son pendu. "Grâce à Dieu, s'écria-t-il, me voici enfin dans un pays civilisé !"

—Paris possède un chapelier ingénieux. Ce monsieur vient de construire une maison avec le feutre de 24,000 vieux chapeaux. La maison se compose de quatre pièces : un salon, une salle à manger, une chambre à coucher et une cuisine.

—Un colonel de l'armée américaine disait, ces jours derniers :

"Le malheur, quand il s'agit de guerre, c'est que l'on sait quand elle commence, mais jamais quand elle finit. "Vous souvient-il qu'un jour l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne à propos d'un nommé Jenkins, que l'on supposait s'être fait couper les oreilles en territoire espagnol ? Cette guerre devait durer soixante jours, elle dura trois ans et quand elle fut finie on découvrit que Jenkins s'était fait couper les oreilles en Angleterre..."

PAS D'HESITATION

Aussitôt que vous sentez quelque chose qui ne va pas à la gorge, prenez une dose de *Baume Rhumal*.

—Le *Tour du Monde* publie, dans son numéro du 18 juin 1898 ; Pnom-Penh, par M. J. Agostini.—Villages Lacustres et Aériens en Nouvelle-Guinée.—La France de demain, Conférences de MM. J. Lemaitre et Bonvalot.—Les fouilles de Tingad.—Des tramways électriques à Pékin et à Séoul.—Inauguration du chemin de fer du Congo belge.—Livres et cartes.—Conseils aux voyageurs : La géographie botanique.—L'aire d'habitat du palmier nain.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

—Les jupes de robes dites genre tailleur seront très peu garnies cet automne. Dans le bas elles se terminent en forme de bord de cloche. Les corsages pour aller avec ces jupes seront ajustés et très garnis de passermenteries genre broderies des dolmans de hussards polonais.

—Il y a des journaux qui se recommandent au public par les renseignements instructifs et précieux qu'ils donnent dans leur petite correspondance. Voici ce que j'ai relevé dans l'un d'eux.

Question : Comment pourrais-je empêcher les mouches de se promener dans mon sucrier ?

Réponse : Remplissez votre sucrier de sel.

—Le roi Henri VIII d'Angleterre, ce tyran qui fit couler tant de sang, ayant appris que l'évêque Fisher venait d'être élevé au cardinalat en récompense de sa fidélité au Saint-Siège, s'écria : "Le pape peut lui envoyer le chapeau de cardinal : mais je ferai en sorte qu'il n'ait pas de tête pour le porter." Le cruel souverain tint parole, l'évêque fut décapité.

—Au grand regret des sportsmen de l'Inde, le tigre du Bengale est bien près de disparaître. La marche de la civilisation chasse ces fauves de leurs retraites et les primes offertes pour leur destruction provoquent une tuerie sans merci, si bien que les tigres sont rares même dans les îles du Brahmapoutra dont ils faisaient la principale population il y a quelques années. Aujourd'hui, les chasseurs passent des jours entiers sans rencontrer une seule bête.

—Le *Delineator* de Toronto continue sa marche en avant : il est devenu un des journaux favoris des dames, tant pour ses superbes articles que pour ses indications et ses gravures de modes. Il publie en ce moment un roman d'un épisode de guerre. Il y a des articles de médecins ; des conseils aux mères de famille ; des enseignements aux enfants ; des recettes culinaires, enfin, tout ce qui intéresse la jeune fille ou la ménagère.

Abonnement, \$1.00. Bureau : 33, rue Richmond, Ouest, Toronto, (Ont.)

—L'Espagne, qui fut jadis le plus puissant pays du monde, possède les plus grands et les plus riches palais. L'Escurial est l'un de ces palais. Cet immense monument fut commencé en 1563 par Philippe II en commémoration de la victoire remportée sur les Français à St Quentin en 1557. L'Escurial est tout en granit et mesure 744 pieds de longueur sur 580 de largeur. A chaque angle du château s'élève une tour de 200 pieds de hauteur. La construction de ce palais a duré 21 ans et a coûté près de \$12,000,000. Il fut deux fois en partie détruit par le tonnerre et ensuite par les Français en 1808. L'Escurial a 14,000 portes et 115,000 fenêtres.

DEMAIN COMME AUJOURD'HUI

Le *Baume Rhumal* sera le remède le plus efficace contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c.

—Sommaire de *La Revue des Revues* : Qu'est-ce que l'esprit français, par H. de Bornier, P. Bourget, M. Bréal, J. Claretie, F. Coppée, A. Desjardins, A. France, G. Larroumet, R. Poincaré, Ed. Rod. M. de Vogüé, Sully-Prudhomme, E. Zola ; La formation, le présent et l'avenir de l'esprit français, par Jean Finot ; La littérature moderne du Japon, par le Dr A. de Banzemont ; La littérature suédoise de nos jours, par J. Coussanges ; Les origines de nos tapisseries (8 gravures) par C. Simond ; Poèmes plastiques : La femme morte. Au pays de la mer, par Marc Legrand ; Des mémoires et des travaux historiques, par P. d'Estrée ; Analyse des *Reviues* ; Caricatures politiques (10 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

BON COMPAGNON DE ROUTE

Un flacon de *Baume Rhumal* est le meilleur compagnon qu'on puisse avoir en voyage, on est sûr avec lui de faire disparaître en rien de temps toute atteinte de rhume.

NOUVELLES A LA MAIN

A. Je l'ai traité de vaurien.
B. Je ne vous croyais pas si courageux que ça : il aurait pu vous rompre le cou.
A. J'ai eu la précaution de me servir du téléphone.

Un homme passant dans la rue la tête bandée et le bras en écharpe.
—Qu'avez-vous donc ? lui demanda un ami ?

—Peu ne chose, je voulais faire vacciner les enfants, et ma femme s'y est opposée.

—Dis-donc, ma femme, j'ai songé cette nuit que j'étais mort.
—Et combien de temps es-tu resté en purgatoire ?

—Pas même une minute. A peine ai-je été en la présence de saint Pierre qu'il m'a dit : Mon cher Nicodème, va droit au Ciel. Nous connaissons de longue date ta femme Olympe.

Le vieux Lerageur, barbier de campagne, a généralement quelque histoire très longue à raconter à ses clients pendant qu'il leur coupe les cheveux.

Un étranger entra dimanche dans sa boutique, et, tout en maniant ses ciseaux, Lerageur commença un conte.

L'étranger ne semble pas s'y intéresser et lui dit d'un ton impatient : Coupez court.

—Très bien, monsieur, et le barbier continua la taille et l'histoire.

Plusieurs fois, l'étranger répéta : Coupez court ; enfin n'y tenant plus, il se lève et se regarde dans la glace :

—Mais, misérable, vous m'avez coupé les cheveux ras.

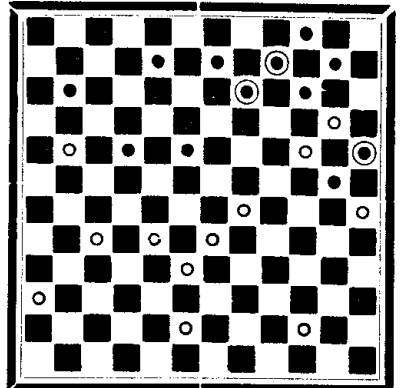
Lerageur.—Mais ne m'avez-vous pas dit à chaque instant : Coupez court. C'est ce que j'ai fait

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 220

Composé par M. L. Paradis, Montréal

Noirs—12 pièces



Blancs—12 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 219

Blancs		Noirs	
50	44	37	39
38	33	39	26
64	38	32	45
57	50	45	56
62	49	43	56
41	36	30	65
63	58	28	41
29	24	13	29
69	62	56	69
58	52	69	47
53	3	66	53
71	8	gagnent	

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commerçants

L'APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. S. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. M.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

32569



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Général)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

GILETS D'ETE

50 douzaines de jolis gilets d'été valant \$1.50, seront vendus 50 cts. 10 douzaines, valant \$2.05, pour 75 cents.

CHAPEAUX D'ETE

En maille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empesées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 moi
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Etranger*.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York 116, Montréal.
Bureaux: 1 et Atlantic Bldg 4, Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les *Sportmen* y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie en France. Cent gravures inédites de Moëse, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

64,410

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilletton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl. au, Mgr Laffèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carafel,
Administrateur.